

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19e ANNEE—No 27

MONTREAL, 1er NOVEMBRE 1902

40 PAGES, 5c. le Numéro



SIR MICHAEL HERBERT, LE NOUVEL AMBASSADEUR ANGLAIS À WASHINGTON

Photographié spécialement pour "l'Album Universel"

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTRE AMBASSADEUR A WASHINGTON

Il s'agit de Sir Michael Herbert, dont le portrait figure au frontispice de l'Album de ce jour.

Nous disons notre ambassadeur, car s'il n'a pas été nommé par nous, il nous représentera tout de même au même titre que les Anglais, les Ecossais, les Irlandais et tous les autres sujets britanniques.

Sir Michael Herbert n'est pas un inconnu pour nous ; outre son assez long séjour à Washington, comme secrétaire de la légation anglaise, il a à son actif plus d'une visite au Canada, qui lui a permis de juger "de visu" de notre triple condition politique, économique et sociale.

Bien que d'une famille des plus aristocratiques du Royaume-Uni — il est le frère du comte de Pembroke et Montgomery — Sir Michael Herbert a des instincts des plus démocratiques. On pourrait presque le deviner au négligé de ce costume si peu protocolaire avec lequel il s'est fait photographier en mettant pied à terre à New-York. Ce qui semble lui manquer de ce côté sera largement compensé par l'éclat des toilettes de sa femme, qui reine de beauté par ses traits physiques, entend bien consacrer sa fortune personnelle — la fortune des Wilsons américains — à faire des salons de l'ambassade anglaise à Washington, le rendez-vous par excellence de la ploutocratie internationale.

Ce n'est que justice, toutefois, de constater que ces considérations d'ordre social ou plutôt mondain sont primées par celles d'ordre politique, qui ont fixé le choix du gouvernement anglais. Sir Michael Herbert est non seulement un diplomate de carrière, mais l'un des hommes les plus capables du Royaume-Uni. Nul doute que le Canada se trouvera bien de ses services à Washington.

LA QUESTION DES ÉCOLES

S'il est vrai que, dans le domaine fédéral, la question du transport prime toutes les autres, on peut en dire autant de la question des écoles dans le domaine provincial. A qui en doute nous conseillerions de lire la belle étude que nous avons de M. Langlois, en notre page 633 du numéro de ce jour, étude écrite spécialement pour l'Album Universel, par le rédacteur en chef de "La Patrie".

Si tous les patriotes, dit M. Langlois, voulaient par l'étude, la discussion et la persuasion, travailler à la réforme scolaire, on verrait se lever sur toute l'étendue de notre patrie française, une admirable moisson d'énergie, d'intelligence et de progrès. C'est aussi notre sentiment.

NOTRE CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE

Nous prions nos lecteurs de référer à la page 645 pour les portraits des gagnants et la liste officielle des concurrents primés.

LE COIN DES AMATEURS-PHOTOGRAPHES

9e CAUSERIE

Il y a photographes et portraits. Une photographie est fidèle plutôt qu'artistique ; un portrait est artistique plutôt que fidèle. C'est entendu que je ne parle pas de l'atelier, parce que là, beaucoup sont flattés, sans cependant approcher de l'art. Poser une maison sans en donner la perspective sous son vrai jour, ce n'est pas une photographie, ce ne sera peut-être pas un portrait non plus, s'il n'y a rien d'artistique dans l'ensemble ; poser quelque coin de verdure, d'arbres, ou autre chose, sans s'occuper de certains petits détails, et faire, avec peu, quelque chose qui captive l'œil, ça, c'est du portrait.

Puisque la chose me vient à l'idée, je vais en parler tout de suite. Il s'agit du foyer, de ce côté qu'on ne soigne pas assez et qui, pourtant, doit

compter pour beaucoup ; celui qui ne divise pas le foyer, ou plutôt, la différence entre la vue sur les bords de la plaque et celle au centre, ne peut arriver à faire un bon portrait ; il n'y a pourtant pas de craintes à avoir puisque le diaphragme est là, tout exprès pour rapprocher les deux extrêmes et harmoniser le tout. Il est reconnu aussi que l'illumination au centre de la plaque, est toujours plus considérable que sur les bords, raison de plus pour que le foyer soit pour le moins aussi détaillé de ce côté-là.

Beaucoup d'objectifs ne donnent jamais aucun détail en dehors d'une certaine sphère plus ou moins bien dessinée sur la plaque ; ça ne vaut rien pour la photographie. Si on ne va pas du delà de la limite de leur champ d'action, ils peuvent être très bons cependant, pour la lanterne magique. Ceci est dû à leur mode de construction, et se voit surtout pour les objectifs vendus à bas prix.

J'ai entendu dire par plusieurs bons artistes qu'il est de bien bon goût de faire une photographie dont les lignes ne soient pas trop précises, que l'apparence générale soit un peu confuse ; je pense qu'on peut laisser ceci de côté au moment de poser, si on se sert de papier Bromure ou Velose, Dekko ou autres, dont le grain soit très gros, pour faire l'impression.

Arrowroot : Poudre blanche très fine. Sert à glacer les papiers employés dans la photographie et à préparer de la colle.

Asphalte, Bitume de Judée : Substance brun-noir, insoluble dans l'eau. Se dissout dans de l'éther, benzène ou térébenthine, et durcit à l'air. Est employé dans la photographie mécanique, à vernir des cuvettes et des clichés.

CHANSON D'HIVER

Dans les forêts plus de chansons,
Plus de baisers, plus de bruits d'ailes ;
Plus de nids au fond des buissons
Que l'hiver sombre couvre de dentelles,
Mais dans les bois et dans les champs
Les ramages peuvent se taire ;
Ma mie a de plus jolis chants
Que tous les oiseaux de la terre.

Les jardins n'ont plus de parfums,
Plus de couleurs étincelantes ;
Oeillets et jasmins sont défunts
Ainsi que les roses troublantes,
Mais j'ai vu ces morts sans regrets,
Car les lèvres de mon aimée
Plus que les roses ont d'attraits
Et sa bouche est plus parfumée.

Le ciel a pour longtemps quitté
Son manteau bien servi d'étoiles ;
Sur sa splendeur il a jeté
De sombres et mouvantes voiles,
Mais à moi qu'importent les cieux
Quand je contemple l'adorée ?
Le ciel est au fond de ses yeux
Plus bleus que la voûte azurée.

JEHAN.

LE MONDE PAR LES LÉGENDES

Il pesce (le poisson)

(LEGENDE SICILIENNE)

Un jour, le roi de Sicile, Frédéric le Redoutable, s'assit sur un roc dénudé aux couleurs glauques, auréolé d'une chevelure de fucus et de goémon, dont la couleur livide et équivoque cadrait bien avec son caractère flottant et versatile, cependant que les clofs, entraînés en girandoles par le mouvement des flots, dérivèrent autant de rubans ondoyants sous la molle des vagues.

Frédéric le Redoutable, dont l'âme ne peut que se complaire aux sombres rêveries et aux sauvages spectacles, aime à se morfondre près de ce gouffre que les anciens ont baptisé du nom de Carybe, et qui, sans être un véritable Maelstrom, attire et détruit tout ce qui passe ou se risque dans son orbite.

Une des grandes satisfactions du roi, c'est de voir les barques de pêcheurs attirées dans la mortelle giration et disparaître pour jamais. Combien de fois le regard du roi a été charmé par ce gouffre mugissant, et combien de fois, pour satisfaire

sa névrose ou pour distraire sa mélancolie, n'a-t-il pas offert des trésors incalculables à celui qui oserait plonger dans l'inférieur tourbillon et en étudier les mystères ?

Mais, au grand dol du roi, nul ne s'est offert, nul ne s'est senti le courage d'affronter pareil danger. Même, parmi les vaillants chevaliers qui composent la cour de Frédéric, aucun n'a osé tenter ainsi Dieu.

Même les plus braves reculaient ; non-seulement ils savaient rencontrer la mort, mais qui leur assurait que le Diable ne les attendait pas au fond de cet abîme pour s'emparer de leur âme.

La fille du roi, princesse accomplie, s'associa aux objurgations de son père et offrit une coupe d'or pur, enrichie des joyaux les plus précieux, à qui tenterait l'aventure.

Il ne se présenta pas davantage des candidats. — Ah ça ! clama le roi, n'ai-je donc qu'une cour de poltrons et de couards ?

Personne ne répondit, et le roi, voyant que l'appât des richesses ne tentait personne, essaya de la puissance qu'exerce l'amour et promit sa fille à qui se jetterait dans l'insidieux abîme.

Personne ne bougea, à la cour du moins, mais un pauvre pêcheur, qui aimait la princesse en secret et n'osait pas l'avouer au grand jour, se présenta hardiment.

Ses compagnons l'appelaient le "Pesce" (le poisson) parce qu'il nageait jour et nuit, plongé avec autant de facilité qu'un homme marche et riait des plus furieuses marées. On peut dire qu'il ne connaissait pas d'autre habitat que les vagues tièdes qui baignent les côtes de la Sicile en cet endroit du détroit ; et ce pêcheur, que n'avait pu émouvoir la promesse d'argent faite par le roi, se troubla aux paroles de la princesse, mais on ne donnait qu'une coupe d'or ; il se tint coi.

Dès que le roi eut promis sa fille, "le Pesce" en fut comme électrisé ; quand la princesse sourfit, il fut affolé, et, saluant les souverains comme les anciens gladiateurs saluaient César, il gravit sans peur l'épouvantable roc qui surplombait l'abîme, oubliant, dans sa passion, que Dieu a créé des barrières à l'ardeur de l'homme et qu'il condamne les entreprises téméraires.

Le roi jeta la coupe à l'eau. — Il Pesce s'élança donc dans les flots écumeux, et ces flots moutonnant d'écume se refermèrent sur lui comme un moustre qui aurait dévoré sa proie.

Un instant oublié, l'abîme semble aux assistants plus redoutable que jamais.

Tous les regards se fixaient sur ce point où un homme venait de disparaître, et toutes les âmes, même celle du roi, étaient tordues par l'angoisse ; les bouches se taisaient, muettes comme des tombeaux.

Soudain, comme un lutin, un bras creuse la merpe des flots ; un bras blanc comme de l'ivoire, et ce bras — comme une torchère — tenait la corde dans sa main crispée ; derrière le bras, paraît une tête énergique, frangée de cheveux noirs et mouillés, puis ce fut un torse nerveux, et bientôt, chacun put distinguer l'audacieux "Pesce" qui sortait vainqueur de l'épreuve.

Déjà tous les coeurs battaient à l'unisson, les mains applaudissaient un semblable courage, quand une nouvelle vague, plus haute que les autres, recouvrit entièrement l'infortuné pêcheur.

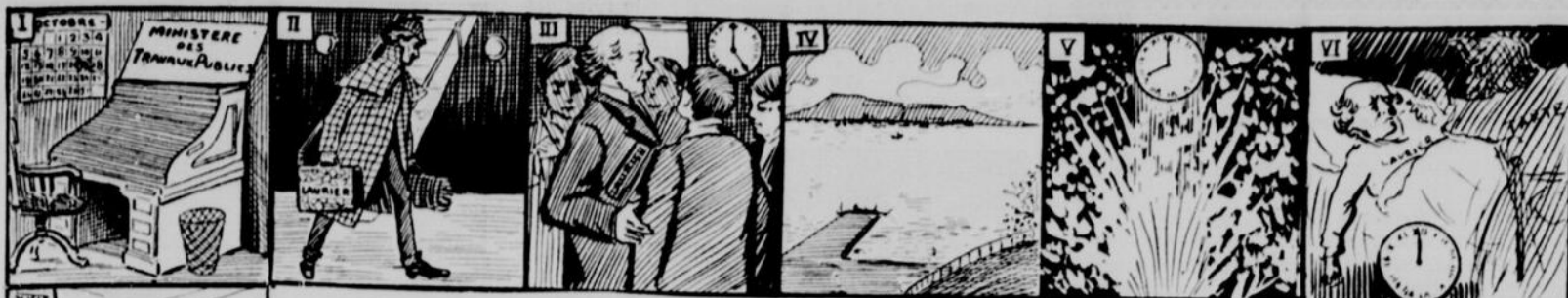
Ea vain, les yeux fouillèrent l'endroit où venait de se produire cette brusque disparition, les bras furieux avaient ressaisi leur proie, assez téméraire pour tenter ce que n'avait jamais fait nul être humain.

L'abîme continua de gronder, les vagues de courir à l'assaut les unes des autres, mais rien ne reparut. Jamais on ne revit le pauvre Pesce, qui avait risqué sa vie pour l'amour d'une belle princesse, et que n'avait pu tenter l'appât de trésors royaux.

G. BERTRAND.

Il n'y a pas d'heureuse destinée, il y a seulement des jours fortunés et de belles heures.

Mme de Maintenon disait : "Les femmes ne savent qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses, et dégoûtées des choses saines."



PETITE REVUE ILLUSTRÉE

PAR ZOZO

Mon cher Album,

Ottawa, 21 octobre, 1902.

Vous aviez bien raison de me dépêcher à Ottawa. On vit-on tel chambardement dans la capitale. C'est une bien grosse page de l'histoire du pays qui vient de tourner.

Mais, je dois admettre que la question la plus palpitante d'intérêt pour la grosse majorité, c'est la vacance à remplir au ministère des Travaux Publics. Les "Dents longues" et les "Ventres creux" assiègent déjà le Parlement.

Comme les événements ont marché vite depuis l'arrivée de Laurier en Canada ! J'enregistre pour l'histoire de nos enfants : le 17 octobre après-midi, Laurier descend à Rimouski. A cinq heures, il se met en route pour Québec, son "Québec comme il n'y en a qu'un"... lorsqu'il y arrive. A huit heures, les Québécois se fendent de pétards, fusées et coups de canon. Tout le ciel noir en est illuminé. Le Cap en branle. Réjouissances générales.

Puis Sir Wilfrid se met au lit. Sommeil d'une agitation extraordinaire. On le dirait couché sur des nids de guêpes. Tarte et "La Patrie" lui apparaissent en cauchemars.

Pendant qu'il dort, voisons à Il est minuit, l'heure des cri Que peut bien faire Tarte à Il songe... Sautera-t-il devant tres ? Ne sautera-t-il pas ? Transportons-nous à Saint-Libéraux. A travers les grosses tent d'une pipe soigneusement teur d'un Vieux-Rouge auréolé croché au mur, le bon notaire petites heures, voit l'avenir avec serinement... ? Il ne me semole

Sifton a sorti ses engins de bataille s'engagera aujourd'hui, sur la semelle de son soulier, compagnon inséparable de ses Pendant ce temps-là, les con sont dans la jubilation. Les uns rant, et les autres que le Cabé On ajourne précipitamment le est aux poudres. Laurier se contente de prendre celle d'escampette pour la Capitale.

A peine a-t-il eu le temps d'entendre l'adresse de Jimmy, de soupirer un Ah, bonjour ! à Tarte, d'embrasser Préfontaine, et de donner l'accolade à Lemieux.

Il court sur Ottawa. Les politiciens y courent. Tout le monde y court. Il faut bien que Zozo s'y précipite, accompagné de l'artiste spécial de l'"Album Universel". C'est un raid général.

Le canon gronde. Tarte tourne fiévreusement la manivelle de son gatling. Les projectiles vont pleuvoir.

Fatigué de se faire chatouiller les côtes par Sifton et Tarte, Laurier prend une détermination, et, documentalement, (passez-moi cet adjectif), flanque Tarte à la porte. Les ministres n'en veulent plus à leur table.

C'est l'omelette soufflée au dessert ! Mais Tarte n'a pas dit son dernier mot. Le volé :

"Adieu, mon seul Wilfrid au monde, ne m'attends plus ; je tire ma révérence ainsi que mes grègues et passe aux Anglais pour fonder une institution de bienfaisance, sous le titre : "Société de libre échange". Adieu, mon cher Wilfrid.

Tout à moi,

Je reprends le train pour Montréal. Il paraît qu'on y jouit du spectacle d'une légion de politiciens en adoration diurne et nocturne devant le Portefeuille à échoir. C'est à voir et à croquer. Je croquerai. Pourvu qu'il n'y ait pas de crocs-en-jambe !



Montréal. mes. cette heure ? l'agression combinée des ministres That is the question..... Hyacinthe, place forte de vieux spirales de fumée âcre qui moulottée, et sous l'oeil approbateur quelconque, vulgaire chromo ac-Bernier, qui s'est attardé aux satisfaction. Question de prespas...

guerre. Evidemment, la grande Aussi, est-il en train d'affûter, son petit poignard de poche, courses.

servateurs de toutes nuances chantent que Laurier est mounet libéral est en déroute.

feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

Le feu de joie de Montréal. Mais il

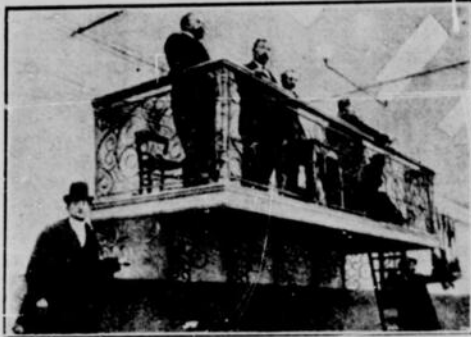


LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 16 octobre, 1902.

On n'a parlé que grève toute la semaine. C'est d'ailleurs devenu chronique. En effet, avec la régularité mathématique des saisons mêmes, à l'approche du froid, chaque automne maintenant nous ramène, depuis plusieurs années, la menace d'une grève générale des ouvriers des mines. L'an dernier, le congrès des délégués mineurs, tenu à Saint-Etienne, n'osa pas la voter, hésitant au dernier moment, devant les conséquences de sa décision ; cette année, le congrès de Commentry vient d'en accepter le principe, laissant le comité national juge de l'opportunité de la déclarer, et maître



de choisir le moment où elle devra éclater. La dernière réunion qui a eu lieu à la Maison du Peuple de Lens l'indique clairement. Les discours prononcés par MM. Basly, Evrard, Lamendin et Beugnot ont créé sensation. La photographie ci-dessus représente ces délégués à la tribune.



Autre photographie représentant cette fois un estaminet à Lens. C'est au fond de ce bureau que se trouve le syndicat des mineurs du Pas-de-Calais. Un simple coup d'oeil vous permettra de juger qu'ici comme en bien d'autres pays, le siège social des syndicats ouvriers est malheureusement dans un débit de vins.



L'expérience que vous avez faite des grèves de charbonnage vous fera saisir le rôle de ce soldat contenant la foule. Cette photographie représente les mineurs non syndiqués se rendant au travail sous la protection de la force armée. Les chefs de la grève, assistés par toute une cohue de gens aucunement intéressés, essaient par des menaces plutôt que par la persuasion, d'empêcher la reprise des travaux. Dans le cas actuel, les perturbateurs n'étaient pas absolument méchants.

Un sujet autrement plus sympathique est celui qu'illustre la vignette ci-dessous. C'est le réfectoir de l'école des arts et métiers d'Angers. Au nombre de oeufs et de bouteilles que l'on remarque sur les tables, on devine que ces braves écoliers ne sont pas trop mal partagés du côté de la diète.



Le programme des cours constitue pour l'intelligence une diète encore plus nutritive.

La Sicile n'est pas seulement le théâtre d'éruptions volcaniques et de tremblements de terre. Il vient d'y passer un cyclone qui a causé des dégâts épouvantables sur tout son parcours, heureusement assez restreint. La photographie que je vous envoie représente l'intérieur de l'église de Sainte-Marie, à Modica. L'eau que l'on observe sur le parquet vient de la crue soudaine des deux torrents de Saint-François et de Sainte-Marie, qui traversent la ville du haut en bas. Les deux torrents ont pré-



cipité sur la ville de véritables cataractes de boue mêlée de pierres et de débris de toutes sortes. Nombre de maisons se sont effondrées.

Vous avez connu, en Amérique comme en Europe, les bourses du travail et les salles de lecture des associations ouvrières. Il était réservé à Krupp, le propriétaire de la grande usine métallurgique d'Allemagne, de doter le travail d'un magnifique théâtre, spécialement destiné aux ouvriers. Ce théâtre a été érigé à Berndorff. Ci joint la photographie. Ce bâtiment est d'une architecture composite, où le style Renaissance italienne se mêle au vieux style allemand. C'est un très joli bâtiment.



Le télégraphe a dû vous annoncer le succès remporté par la Camargo, aux courses d'automne. Le grand prix qu'elle a

décroché représente 100,000 francs. La Camargo est à M. Abeille. Depuis que cette noble bête a commencé à courir, elle s'est montrée presque invincible. Le total de ses gains dépasse aujourd'hui 600,000 francs.



Si la Hongrie n'a pas le sens parfait des institutions parlementaires, elle peut du moins se vanter d'avoir un bien beau parlement, j'entends le palais...

La photographie ci-contre ne laisse pas deviner son importance dans l'économie photo-cratique à New-York, et c'est bien elle, cependant, que nos journaux parisiens nous



donnent comme étant le siège social de ce trust puissant qui a pour patron Pierpont Morgan.

La France a eu l'affaire Humbert. L'Autriche a l'affaire Jellinek. Je vous envoie le portrait du fugitif. Il s'agit dans l'espèce d'un voi de près de cinq millions de francs. Jellinek était employé à la caisse principale de la banque terri-



toriale. Une partie de son déficit est couverte par sa fortune personnelle. La différence avec Humbert, c'est que Jellinek ne s'est enfilé que pour aller se suicider dans le Danube.

L'acétylène, qui ne se répand pas beaucoup comme mode d'éclairage, semble se populariser comme machine à attirer les insectes. La pho-



tographie que je vous envoie vous expliquera le double fonctionnement de l'appareil.

Pour bien outillés que soient nos chemins de fer européens, ils sont encore susceptibles d'amélioration. A preuve, la photographie ci-contre, illustrant l'intérieur d'un



wagon de première classe. C'est une disposition qui combine les avantages du train tubulaire avec ceux des wagons-coupeés.

Et pour finir, quelques photographies à l'adresse des philatétes. L'Angleterre continue à émettre les timbres de ses nombreuses colonies, qui dépassent soixante. Un grand nombre sont, il faut le dire, peu artistiques. On peut, cependant, faire exception pour ceux des Indes et du Natal, dont quelques valeurs sont d'un heureux effet. Je vous envoie aussi la gravure du timbre d'une livre sterling d'Angleterre. Il est très réussi et d'un type nouveau.



LEON ZOR.

Etre en état de rendre des services ou de faire le bonheur de ceux qu'on aime est assurément la plus grande bénédiction accordée à l'homme ; et qu'est-ce que la richesse, ou le nom, ou des jouissances d'ambition et de vanité, ont de comparable au plaisir de leur témoigner son affection ?

L'HON. ADÉLARD TURGEON

L'UN DE NOS HOMMES POLITIQUES LES PLUS EN VUE

Le remaniement ministériel nécessité à Ottawa par la démission de l'Hon. M. Tarte, a failli entraîner un autre à Québec. N'a-t-il pas été question, en effet, de confier le portefeuille des Travaux Publics à l'Hon. M. Parent. La conséquence eût été nécessairement une reconstruction du cabinet provincial, et l'homme désigné par la rue pour le remplacer public comme le successeur de l'Hon. M. Parent à Québec n'est autre que le sujet de la présente esquisse.

Juste à ce moment, simple coïncidence, la maison Scott and Sons, de la rue Notre-Dame, exposait dans ses vitrines le portrait de M. Turgeon commandé à l'éminent peintre Franchère par un groupe nombreux d'amis et d'admirateurs de l'Hon. ministre de l'Agriculture. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en lumière la figure du député de Bellechasse et lui valoir une place éminente dans cette galerie des Hommes du Jour, que "l'Album Universel" s'occupe de constituer depuis quelques mois.

L'Hon. M. Turgeon est trop populaire auprès de ses compatriotes d'origine française pour que le témoignage additionnel de l'un d'entre eux puisse ajouter beaucoup à l'éclat de sa haute réputation; aussi "l'Album Universel" préfère-t-il invoquer, à l'appui de son jugement sur l'Hon. ministre de l'Agriculture, le sentiment exprimé, sur sa haute valeur, il y a quelques semaines, par un confrère anglais, le "Montreal Daily Herald". Nous traduisons littéralement de cette magnifique étude :

"Au cours de la dernière session de la législature de Québec, j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'étudier le représentant de Bellechasse. L'un des incidents de cette session m'a plus particulièrement frappé.

"C'était à une séance du soir, et je venais de prendre ma place à la tribune des journalistes. La Chambre était tout oreille à un orateur jeune encore, de tournure élégante.

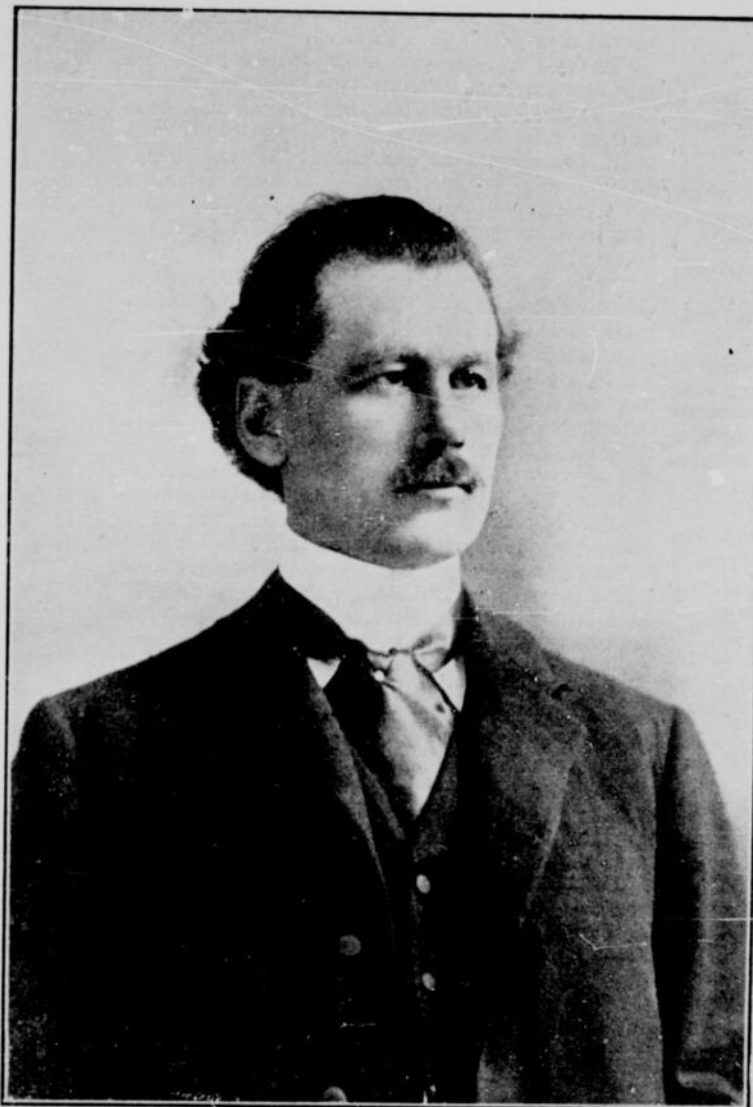
"Cet homme avait les yeux vifs, une bouche des plus expressives, des cheveux noirs et bouclés rejetés en arrière. La tête, bien droite sur les épaules, sans forfanterie, mais pleine de dignité, me frappa par son cachet aristocratique tempéré par je ne sais quoi de bienveillant et de sympathique. C'était l'Hon. Adélar Turgeon.

"Je prêtai d'abord l'oreille à ce qu'il disait, mais bientôt, et comme inconsciemment, mon esprit se transporta sur une autre scène.

"Nous sommes maintenant à la Chambre des Communes, à Ottawa. Là de même un homme porte la parole et tout le monde l'écoute attentivement. Il n'est plus plus jeune, celui-ci; les ans et les soucis ont mis des rides profondes à son front. Ce qui lui reste de cheveux bouclés et argentés est aussi ramené en arrière de la tête. C'est plus que

de l'élégance qu'il a dans son maintien, c'est de la beauté; une beauté pleine de noblesse et de raffinement. C'est Sir Wilfrid Laurier.

"Cette évocation m'a suffi pour remarquer après tant d'autres la grande ressemblance qu'il y a, sous le rapport du poil des manières et de l'élégance de la tenue, entre le chef du gouvernement d'Ottawa et le ministre de l'Agriculture de Québec.



L'HONORABLE ADÉLARD TURGEON

Secrétaire Provincial à Québec

"L'Hon. M. Turgeon se révéla sur la scène politique, comme Sir Wilfrid Laurier l'avait fait vingt ans auparavant, dès son premier discours. La seule différence entre eux, à cet égard, est que Sir Wilfrid se révéla pour ainsi dire deux fois: en 1871 d'abord, dans un discours français prononcé à la législature de Québec, et en 1874, dans un discours anglais prononcé à la Chambre des Communes, à Ottawa.

"M. Turgeon est né à Beaumont, le 29 décembre 1863, d'une famille de cultivateurs à l'aise. Au collège de Lévis, où il fit ses études, il se distingua surtout par son talent oratoire. Du collège de Lévis il passa à l'Université Laval de Québec, où il prit ses degrés à la faculté des Arts et à la faculté de Droit, en 1887.

"Pendant quelques années, M. Turgeon se consacra à l'exercice de sa profession, tout en faisant du

journalisme. Plus d'un de ses articles, signés du pseudonyme de Donoso, est resté dans la mémoire des populations québécoises.

"La carrière politique devait fatalement l'accaparer; aussi, dès 1890 le voit-on se porter candidat et sortir victorieux de la lutte, comme du reste toujours depuis. Six ans à peine s'étaient écoulés depuis sa première élection que, encore imberbe, il devenait ministre de la Couronne et faisait sa marque dans l'histoire de la province de Québec.

"Cette année 1890 fut mémorable en plus d'une façon. Elle vit l'élévation de M. Mercier à son zénith et l'élection de toute une pléiade d'hommes brillants: l'Hon. M. Turgeon, l'Hon. M. Parent, l'Hon. M. Charles Langelier, l'Hon. M. Fitzpatrick, l'Hon. M. Rainville, M. Odilon Desmarais, etc.

"M. Turgeon entra à la législature de Québec à la veille d'un chambardement terrible. M. Mercier était alors au pinnacle de la renommée. Rien ne faisait pressentir l'orage. Personne ne se doutait de l'éruption volcanique — véritable Mont Pelé — qui se préparait dans l'âme du lieutenant-gouverneur Angers. Quand le coup vint, Mercier fut renversé de son piédestal, et la majorité qu'il avait si facilement obtenue quelques mois auparavant fut emportée dans la tourmente. Parmi les rares survivants de la catastrophe se trouvait M. Adélar Turgeon, qui réussit à se faire réélire à Bellechasse en 1892.

"De 1892 à 1897, M. Turgeon batailla dans l'opposition, au premier rang des combattants; aussi, quand l'Honorable M. Marchand arriva au pouvoir s'empressa-t-il de se l'adjoindre comme collègue. Son passage au ministère des Mines et des Forêts lui fournit la première occasion de montrer que le sens administratif était aussi développé chez lui que le talent oratoire. Mais une occasion encore plus décisive devait lui être fournie lors de la reconstruction du cabinet par l'Hon. M. Parent, à la mort de M. Marchand.

"On sait qu'à défaut de ministère de l'Instruction publique, le gouvernement provincial attribue la question de l'enseignement plutôt au secrétaire provincial qu'à tout autre ministre. L'Hon. M. Turgeon s'est prévalu de cette distribution de pouvoirs pour donner une attention toute spéciale à l'Instruction publique. C'est à son initiative que l'on doit la gratuité des livres d'école dans les écoles primaires.

"Dans ses fonctions de secrétaire provincial, l'Hon. M. Turgeon a eu maintes fois l'occasion de représenter le premier ministre; il a toujours su faire honneur à son chef, en même temps qu'à lui-même.

"A la mort de M. Milville Déchéne, il fallut les vives instances de M. Parent pour déterminer M. Turgeon à accepter le portefeuille de l'Agriculture, que tous les hommes politiques, pourant, s'accordent à dire bien supérieur comme patronage au secrétariat provincial."

La dernière classe, par Alphonse Daudet

PAGE LITTÉRAIRE D'UN ENSEIGNEMENT PLEIN D'ACTUALITÉ POUR LES CANADIENS

Ce matin-là, c'était en 1872, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand-peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair ! On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et, dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai, sans m'arrêter :

"Qu'est-ce qu'il y a encore ?"

A.ors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachtel, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

"Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école !"

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entraî tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage, qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble, en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

"Un peu de silence !"

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leur place, et M. Hamel qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur !

Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère, et me dit très doucement :

"Va vite à ta place, mon petit Frantz ; nous allons commencer sans toi."

J'enjambai le banc, et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin, et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, les gens du village, assis et silencieux, comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords, qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

"Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs."

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français !

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur le Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds

à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

L'pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ! Mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le coeur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

"Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni. Voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : "Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain." Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ça a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant, ces gens-là sont en droit de nous dire : "Comment ! vous prétendez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue !..." Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

"Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aiment mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures, pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin, au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ?..."

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la parler entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison. Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller, le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : "France, Alsace, France, Alsace". Cela faisait comme de petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait que le grincement des plumes sur le papier. Un moment, des hannelons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits, qui s'appliquaient à tracer leurs "bâtons" avec un coeur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons coucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

"Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ?"

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaise et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans, il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et

le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-coeur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses ; et d'entendre sa soeur, qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même, il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent le BA BE BI BO BU. Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épéçait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai, de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

"Mes amis, dit-il, mes amis, je... je..."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit, aussi gros qu'il put :

"VIVE LA FRANCE !"

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe :

"C'est fini... Allez-vous-en."

ALPHONSE DAUDET.

L'INFIRME ORPHELIN. (ÉLÉGIE)

(Pour "l'Album Universel")

Un garçon de vingt ans, très-infirme, orphelin, éprouvant du malheur les cruelles atteintes, Exhalait en pleurant ces pitoyables plaintes, Assis sur une borne, à l'écart du chemin :

"J'ai fui le commerce du monde

"Où pour moi tout n'est que douleur ;

"J'ai cherché les pas du Bonheur,

"Mais le Malheur partout abonde

"Pour le pauvre Infirme-Orphelin !"

"A cet âge où la Vie aux Humains est si belle,

"Je n'ai pour horizon, pour joie et pour festin

"Que le Désespoir qui m'appelle,

"Que l'Abandon, que le Mépris.

"Je n'ai jamais senti les tendresses d'un père ;

"Je n'ai jamais joui des baisers d'une mère ;

"Ni frères, ni soeurs, ni logis,

"Et des amis, pas davantage !"

"Je suis le nourrisson de l'humble Charité ;

"C'est Elle tout mon héritage,

"Triste héritage, en vérité !"

"Je sens pourtant que là, sous mon écorce frêle,

"Un coeur aimant et généreux

"Palpite, et je sens, père-mère,

"Ces sublimes élan qui rendent l'homme heureux,

"Hélas ! né pour la Solitude,

"L'Infirme a-t-il des droits à la Béatitude ?"

"Oh ! qu'il doit être doux d'aimer et d'être aimé !"

"Je ne sentirai point sur mon coeur enflammé

"Battre un autre coeur, et mon âme

"N'aura pas d'âme soeur pour répondre à sa flamme !"

[me.]

"Aimer ! On m'en ferait un crime,

"Ou tout au moins on en rirait.

"—L'Amour est chose si sublime !—

"Et le pauvre Infirme en mourrait.

"Je ne connaîtraî point la captivante Ivresse..."

"Seul toujours avec ma douleur,

"Seul toujours avec ma tristesse,

"Seul toujours avec ma détresse,

"Seul toujours avec mon malheur ;

"Car personne ne vient pour calmer mes alarmes,

"Personne pour sécher mes larmes,

"Personne pour m'offrir la main,

"Quand je tombe sur le chemin !"

"Et qui me soignera quand je serai malade ?

"Qui soutiendra mes pas lorsque je serai vieux ?

"Qui donc me donnera la dernière accolade ?

"Qui donc, quand je mourrai, me fermera les

[yeux ?"

AUGUSTE CHARBONNIER.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

CE QU'ON PEUT FAIRE AVEC UNE BOUTEILLE.-- LE JOURNAL PRISONNIER

Si vous posez une bouteille debout sur la table, en interposant un journal entre la table et la bouteille, vous ne trouverez pas beaucoup de personnes qui pourront tirer le journal de dessous la bouteille sans renverser celle-ci. Mais le problème semble tout à fait impossible si la bouteille, au lieu de reposer sur son fond, est posée la tête en bas, de façon que son goulot appuie sur le journal. Un souffle suffit pour la faire tomber. Je vais vous indiquer comment ce tour peut être exécuté, même par des enfants. Faites venir trois ou quatre enfants autour de la table ; tenez dans vos deux mains les deux coins libres du journal, mais ne tirez pas sur le papier, qui devra rester tendu par son seul poids. Priez maintenant les enfants de chanter un air de musique en frappant sur la table à coups de poing, mais bien en mesure ; on peut aussi les accompagner au piano. Voilà aussi-



Fig. 1. Le journal prisonnier

tôt le journal qui glisse doucement sous la bouteille, du côté de la personne qui en tient les bouts (fig. 1) ; il finit par être tout à fait libre, sans que la bouteille ait bougé.

L'explication de ce curieux phénomène est bien simple ; les coups de poing qui ont ébranlé la table ont forcé la bouteille à exécuter une série de petits sauts, si faibles que les spectateurs ne les aperçoivent pas, mais suffisants pour que, chaque fois, le journal ne soit plus retenu et glisse d'une petite quantité. Voilà pourquoi les coups de poing doivent être donnés bien en mesure.

LA BOUTEILLE ELASTIQUE

Avec une lime d'acier, on fait une légère entaille vers le haut d'une bouteille ; appuyez sur cette entaille le bout d'un morceau de charbon de bois

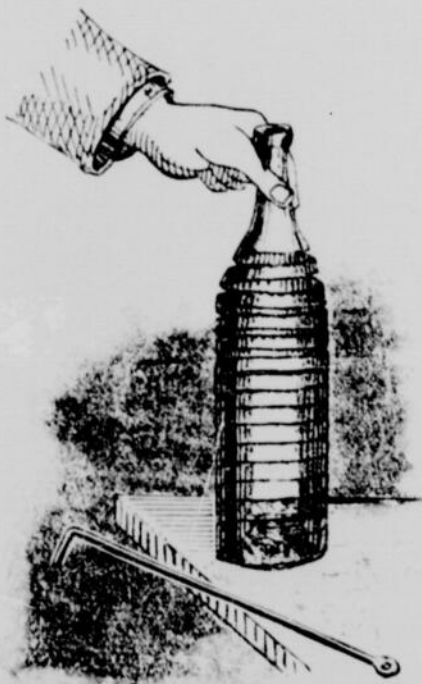


Fig. 2. La bouteille élastique

rougi au feu, jusqu'à ce que vous entendiez un petit craquement ; vous constatez que le verre s'est fendu à l'endroit que vous venez de toucher. Maintenant, promenez doucement votre charbon rougi autour de la bouteille, et vous verrez la fente se continuer partout où a passé le charbon.

On arrive ainsi, avec un peu d'exercice, à découper une bouteille en hélice de haut en bas (fig. 2), et, le verre étant élastique, vous pourrez, en tirant doucement de bas en haut sur le goulot, allonger de un pouce environ le ruban de verre ainsi obtenu, comme on le fait pour un ressort en spirale. L'entaille avec la lime n'est pas indispensable, et le charbon de bois peut être remplacé par un tisonnier rougi au feu, que l'on remet dans le feu chaque fois qu'il s'est refroidi.

LA BOUTEILLE CASSÉE

Je suppose que, en faisant une des expériences ci-dessus, un malheur nous soit arrivé, et que notre bouteille se soit cassée en deux morceaux. Ne la

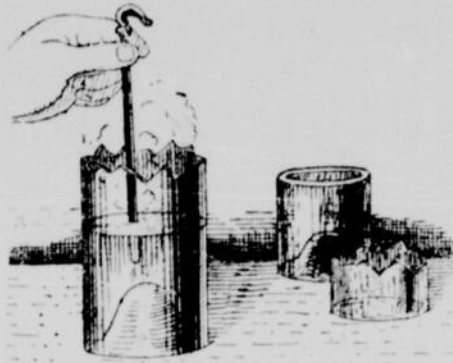


Fig. 3. La bouteille cassée

jetez pas, car ces morceaux vont nous être encore utiles. Versons de l'huile dans le morceau qui servait autrefois de fond à la bouteille, jusqu'à la hauteur à laquelle nous désirons la couper ; posons ce fond sur la table, et plongeons brusquement dans l'huile le bout du tisonnier rougi au feu. Un craquement se produit, et nous voyons que le verre s'est coupé très régulièrement tout autour du niveau du liquide (fig. 3). Voilà un moyen curieux de couper une bouteille exactement à l'endroit voulu. Le fond, rendu ainsi régulier, servira de gobelet rustique ; quant au goulot, que nous pourrions traiter de la même manière après y avoir versé de l'huile, il deviendra un excellent entonnoir pour notre laboratoire de photographie.

LE JET D'EAU



Fig. 4. Le jet d'eau

Voici une bouteille bouchée par un bouchon creux qui est traversé par un brin de paille. Et nous voyons un gracieux jet d'eau qui s'échappe de cette bouteille, sans que la personne puisse dire quel est le mécanisme qui est employé. Il n'y a

LE NOUVEAU CONCOURS "AGRICOLE"

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs un concours spécialement destiné à leur intention par Tirésias.

Le dessin ci-contre, d'amusante fantaisie, représente nombre d'animaux de nos fermes, mais, par une étrange erreur, l'artiste de l'Album Universel, qui est quelque peu myope, a confondu les pattes de ces divers animaux.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien restituer à chaque bête les membres qui lui appartiennent ; mais pour éviter un travail fastidieux, ils n'auront qu'à nous dire :

Tel animal No X a les pattes de tel animal No G.

Exemple : le 1, l'oie, a les pattes du 2, le chat. L'oie a effectivement les pattes du chat, et ainsi de suite.

CONDITIONS : Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

Premier prix : Une magnifique paire de bou-



tons à manchettes en or ; deuxième prix : un abonnement d'un an à l'Album Universel ; troisième prix : un abonnement de six mois à l'Album Universel.

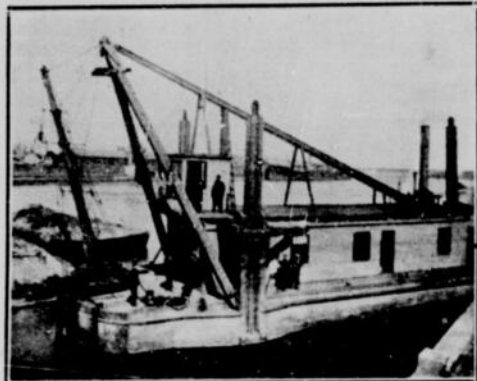
Les travaux du port de Montréal

Que le successeur de l'hon. M. Tarte sera appelé à compléter

Il nous a paru intéressant, au moment où l'hon. M. Tarte se retire du cabinet Laurier, de photographier les travaux du port de Montréal, auxquels l'hon. Ministre a attaché son nom.

Comme on peut s'en faire une idée par les quelques vignettes ci-jointes, ce n'a pas été une petite affaire de préparer le terrain où s'élève le grand élévateur de la Commission du havre, au quai des Commissaires; les ouvriers à eux seuls ont eu peine, à cause de leur nombre, à tenir en deux groupes dans le champ de notre instrument photographique.

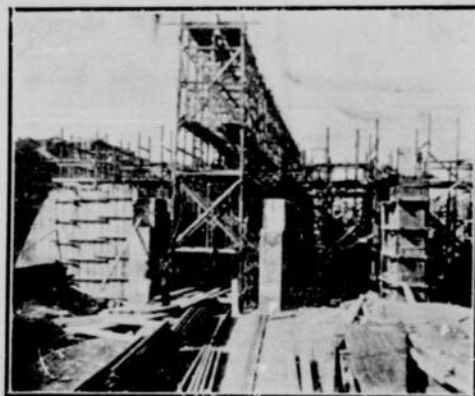
La construction des caissons destinés à l'élevateur a nécessité des échafaudages temporaires



L'une des grues servant aux travaux du port de Montréal

qu'on a démolis, naturellement, quand leur utilité eut cessé. Les photographies que nous en donnons constituent en conséquence plutôt un souvenir de ces derniers mois qu'une illustration de l'état actuel des lieux. Mais, comme elles font bien comprendre la grandeur des travaux à faire!

Le port de Montréal est loin, certes, d'être achevé, mais telle est encore la transformation qu'il a éprouvée en ces derniers temps qu'on a peine à retrouver dans ses lignes d'aujourd'hui la physionomie qu'il offrait autrefois. Et quel plus grand changement encore n'éprouverait-il pas, du moins



Echafaudage établi pour la construction de l'élevateur

(Suite de la page de la Récréation en Famille)

besoin d'aucun mécanisme, et il a suffi de souffler fortement de l'air dans la bouteille, par l'extrémité de la paille, pour obtenir ce résultat. Remarquez que la paille doit plonger presque jusqu'au fond de la bouteille. Si vous ne trouvez pas de paille assez fine pour obtenir un jet très mince, bouchez l'extrémité de la paille avec un peu de cire à cacheter, puis passez une aiguille à coudre rouge au feu à travers ce petit bouchon de cire; la paille se terminera ainsi par un trou très fin.

C'est l'air que votre souffle a comprimé dans la bouteille qui, agissant comme un ressort sur la surface du liquide, force l'eau à s'échapper à l'extérieur (fig. 4). Pour empêcher l'air comprimé de s'échapper de la bouteille, on peut enduire le bouchon et le goulot d'une légère couche de cire à cacheter.

BIBL.

dans son mouvement caractéristique, s'il devenait le port franc du Canada, comme Hambourg l'a été pour l'Allemagne et Gênes pour l'Italie.

Par la même occasion, nous aurions aimé photographier ce bassin de carénage, sans lequel on ne conçoit guère un entrepôt maritime de première classe. Ce sera, espérons-le, pour un long-temps.



Vue de l'endroit où s'élèvera le gros élévateur du port

Le dernier rapport du secrétaire du port de Montréal nous donne une bonne idée du mouvement qui s'y fait. Voici un état général des opérations de la commission, pour l'année close le 31 décembre dernier:

"Les recettes ordinaires ont été de \$287,069.18, une diminution de \$9,529.15 comparé à l'année précédente, et qui s'explique en partie par le retrait de vaisseaux pour servir comme transports au Sud Africain.



Groupe d'ouvriers employés aux travaux du port

Les recettes provenant des importations ont diminué de \$10,639.49, et celles provenant du trafic local de \$1,215.91 — à un autre côté les exportations ont augmenté de \$1,912.93, la diminution de revenu de ces sources étant en dessous de quatre pour cent.

Les dépenses d'administration, d'entretien et les réparations, à part les dépenses au compte du capital, ont été de \$85,383.94, étant de \$5,333.31 moindres que celles de l'année précédente. L'intérêt et une pension (de \$600.00) se chiffrent à \$164,138.89, l'augmentation de \$11,185.05 étant pour intérêt sur



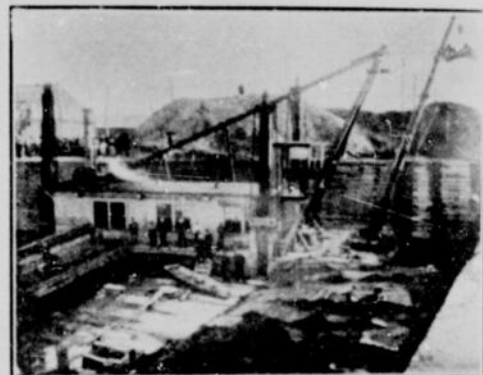
Autre groupe d'ouvriers employés à la construction de l'élevateur



Les transbordeurs à grains du port de Montréal

emprunts contractés dans le cours de l'année pour poursuivre les travaux d'amélioration.

La somme portée au compte du capital pour l'année est de \$300,314.90 contre \$354,292.60 en 1899, sur cette somme la ville contribue \$87,840.36 pour les améliorations du port. En vertu d'un contrat avec la ville de Montréal, la Commission a construit une partie du mur de protection contre les inondations, sur lequel on a dépensé \$108,071.50; cette somme, ajoutée à la somme dépen-

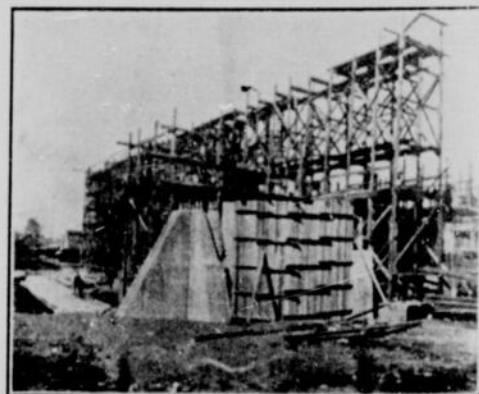


Deux des grues servant aux travaux du port

sée à compte du capital, porte à \$498,386.40 le montant dépensé pour améliorations permanentes.

La somme de \$400,000.00 a été obtenue, sur emprunt, de la Puissance du Canada, formant la balance des \$2,000,000.00 autorisés par l'Acte 59 Vic., chap. 10, pour les améliorations du havre.

L'emprunt de \$2,000,000.00 autorisé par l'Acte 61 Vic., chap. 47, amendé par l'Acte 62-63 Vic., chap. 36, est disponible pour compléter les améliorations du havre, et le montant à être contribué par la vil-



Autre vue de l'échafaudage établi pour la construction de l'élevateur

le de Montréal, en vertu du contrat du 12 septembre, 1899, est de \$360,482.97 pour améliorations générales et \$10,978.32 pour la construction de la jetée de protection.

La dette totale à la fin de l'année était de \$4,222,000.00, dont \$2,222,000.00 est dû au public et \$2,000,000.00 au gouvernement, et sur laquelle le moyen du taux d'intérêt est d'environ 3 7/8 pour cent."

La question de l'Instruction Publique

Un article écrit spécialement pour "L'Album Universel" par M. GODFREY LANGLOIS, rédacteur-en-chef de "La Patrie"



M. GODFREY LANGLOIS

Photographie Laprés & Lavergne
coin des rues Saint-Denis et Ontario

Les hommes soucieux du progrès et de la grandeur de notre pays doivent donner à la question de l'Instruction publique, particulièrement de l'école primaire, toute l'attention qu'elle mérite.

En vérité, on ne peut espérer édifier l'avenir de notre race, l'avenir de notre province, si on néglige le développement intellectuel et moral de notre population.

Notre situation de minorité dans la Confédération nous oblige à préparer des générations vigoureuses, des hommes de devoir et d'action, à répandre parmi toutes les classes de la population, la lumière, l'esprit de progrès, le goût du travail, l'ambition d'être fort.

L'école est le grand levier pour l'action.

Jusqu'ici nous ne paraissions pas nous être pénétrés de cette vérité. Nous nous sommes laissés distancer par les provinces qui entourent la nôtre, par les pays étrangers.

C'est Québec qui, en égard à sa population, a le plus mince budget de l'Instruction publique de toute la Confédération, qui dépense le moins par tête de population pour la cause sacrée de l'école. Jugez :

	Population.	Dépense par tête
Ontario	2,182,942	\$2.11
Québec	1,648,898	1.13
Nouvelle-Ecosse	459,074	1.84
Nouveau-Brunswick	331,120	1.81
Île du Prince-Edouard	163,259	1.60
Manitoba	254,947	4.92
Colombie Anglaise	177,272	2.95

C'est Québec qui rétribue le moins généreusement les services du corps enseignant. Pourtant, l'instituteur et l'institutrice ont des fonctions bien importantes, bien utiles à remplir. Ils constituent une immense force sociale, puisqu'ils ont dans les mains la formation de l'enfance, puisqu'ils ont à préparer la vie et la patrie de demain ; ce sont des professeurs d'énergie et de patriotisme ; leur mission est nationale, puisque c'est à eux qu'incombe la tâche de cultiver dans les âmes juvéniles l'amour du sol ancestral, l'attachement aux vieilles traditions, à la langue française ; de former les consciences, de les préparer aux idées de justice, de solidarité, d'outiller les générations, qui se succèdent, pour les luttes de la concurrence, pour les batailles de la vie.

Voici quelle est la moyenne du traitement des institutrices dans les différentes provinces de la Confédération :

Ontario	\$294
Québec	113
Nouvelle-Ecosse, 3 catégories	\$165, 231, 293
Nouveau-Brunswick, 3 catégories	\$184, 230, 306

Je n'ai pu me procurer à temps les chiffres officiels pour le Manitoba et la Colombie Anglaise, mais je crois pouvoir affirmer que la moyenne du traitement des institutrices dépasse \$300 dans ces deux provinces.

Ces tableaux nous mettent au bas de l'échelle, mais il y a plus. Si, ne sortant pas de notre province, nous comparons les statistiques des écoles anglaises protestantes avec les statistiques des écoles françaises catholiques, nous nous trouvons encore bien en arrière. Les protestants paient à leurs institutrices une moyenne de \$182.97 par année, et nous, \$113.

Mais que peut-on espérer d'un corps enseignant que l'on tient dans la gêne et l'abjection ?

Le gouvernement de Québec a dû faire l'admission, en plein Parlement, l'an dernier, que, parmi

nos 5,461 institutrices, il y en avait 1469 qui recevaient moins de \$100 par année.

Que peut-on espérer d'un corps enseignant qui n'est même pas mis au niveau des domestiques ?

Croit-on que l'on peut avoir un personnel compétent pour les salaires que nous payons ?

Il y a toute une campagne à entreprendre en faveur de l'école.

Une multitude de citoyens éclairés et bien intentionnés se rendent compte du triste état de choses dans lequel nous croupons. Mais, l'apathie règne partout. Ce qu'il faut pour le moment, c'est de coaliser les énergies, et les bonnes intentions pour faire assaut sur l'opinion publique, pour épouvanter le peuple de sa torpeur, pour entraîner la foule et les pouvoirs publics à une action progressive et réfléchie. Je crois que la fondation de la Ligue d'Enseignement à Montréal répond à cette idée. La Ligue sera cet instrument de propagande, d'agitation, de coalition qui nous manquait.

Il y a une foule d'abus à combattre, de réformes à préconiser.

Parmi les abus, l'un des pires est à coup sûr le Bureau Central des Examineurs.

Nous avons cru faire un pas considérable vers le progrès lorsque, il y a quelques années, on décréta l'abolition des bureaux d'examineurs indépendants établis tel et tel, dans la province de Québec, pour les remplacer par un Bureau Central placé sous la direction supérieure de l'enseignement public. La réorganisation de ces bureaux a été, il est vrai, un progrès sur l'ancien état de choses, puisqu'il a permis, en posant partout, en même temps, à tous les candidats, les mêmes questions, d'établir l'uniformité des examens. Mais le Bureau Central d'Examineurs n'a produit jusqu'ici rien autre chose qu'une uniformité d'incapacité pédagogique.

En maintenant les bureaux d'examineurs et en augmentant les facilités de s'y présenter, nous avons diminué d'autant l'utilité des Ecoles Normales pour les jeunes personnes qui désirent se vouer à l'enseignement. N'ayant plus besoin d'un diplôme d'Ecole Normale, elles n'y vont pas ; et la conséquence immédiate, c'est que nos enfants sont dirigés dans les écoles par des institutrices qui n'ont aucune formation pédagogique, qui sont totalement dépourvues de toutes notions pratiques dans la science de l'enseignement. Nous confions souvent nos enfants à d'autres enfants.

Le Bureau des Examineurs a causé la déchéance de la carrière de l'enseignement. Il en a ouvert les portes à tout venant ; il a distribué des milliers et des milliers de diplômes à des jeunes gens, à des jeunes filles, qui n'ont jamais reçu une minute d'entraînement pédagogique, qui n'ont jamais faites études nécessaires pour se livrer à l'enseignement.

Nos Ecoles Normales coûtent annuellement à la Province une cinquantaine de mille piastres. C'est là un placement extrêmement utile et intelligent, car l'Ecole Normale est l'assise nécessaire de toute organisation scolaire, puisqu'elle a pour mission et objet de recruter et de former des instituteurs et des institutrices, de les préparer à la carrière de l'enseignement, de leur donner l'entraînement pédagogique indispensable pour les rendre aptes à diriger et à instruire la jeunesse.

Il faut à tout prix supprimer le Bureau Central des Examineurs, si l'on veut le maintien de nos Ecoles Normales, si l'on veut donner au corps enseignant la formation particulière, la compétence et le prestige qui lui manquent si lamentablement aujourd'hui.

Une des premières choses à faire si l'on veut relever l'Instruction dans notre province, c'est d'améliorer la maison d'école, incessamment.

Les trois-quarts des maisons d'écoles sont impropres à l'enseignement. Pour vous former une idée, consultez les rapports des inspecteurs qui, pourtant, cherchent toujours plus à atténuer qu'à exagérer. Voyez ce que disait M. Bédard pour la région des Trois-Rivières :

"Sur 135 maisons d'école sous contrôle, 45 ont la grandeur exigée par les règlements scolaires, les 90 autres n'ont pas la grandeur voulue et sont, pour la plupart, bien défectueuses sous les autres rapports. Je crois bien agir en conseillant aux commissions scolaires de ne pas réparer ces maisons, qui ne sont pas hygiéniques, afin de les voir plutôt remplacées par de bonnes écoles construites d'après les plans approuvés par le département de l'Instruction Publique."

Mais il ne suffit pas d'avoir de bonnes maisons d'écoles, bien aérées, bien éclairées, il faut aussi embellir l'extérieur par des arbres et des jardins, par des fleurs et de la feuillée, il faut en orner l'intérieur par des tableaux, des cartes et des portraits.

En effet, si la maison d'école est jolie, si elle est confortable, si les abords en sont attrayants, si l'intérieur en est gai, les enfants s'y sentiront attirés.

Quant à la décoration des murs de l'école, elle a son importance ; elle donnerait l'enseignement par les yeux, elle imprimerait dans la mémoire des enfants, l'image, le nom et le souvenir de nos grands hommes ou des plus belles pages de notre histoire nationale.

Relevons la maison d'école dans l'estime du peuple, dans l'esprit des enfants, et nous aurons fait un pas de géant.

Parmi les réformes à organiser, il y aurait l'enseignement du patriotisme à l'école, l'enseignement agricole, l'enseignement professionnel, l'enseignement post-scolaire.

Il faudrait réviser les programmes.

Il faudrait réorganiser le service de l'inspection.

Il faudrait mettre immédiatement à l'étude le problème intéressant de la consolidation des écoles rurales.

Il faudrait élever le nombre des Ecoles Normales de femmes.

Il faudrait entreprendre la création de bibliothèques scolaires.

Il faudrait donner une sanction aux lois scolaires.

Il y aurait bien aussi la question du Conseil de l'Instruction, mais elle est trop délicate pour que je me permette d'y toucher ici.

Voilà, à grands traits, quelques questions qui peuvent provoquer de belles études et d'intéressantes polémiques à la Ligue d'Enseignement.

Si tous les patriotes voulaient, par l'étude, la discussion et la persuasion, travailler à la réforme scolaire, on verrait se lever sur toute l'étendue de notre patrie française, une admirable moisson d'énergie, d'intelligence et de progrès.

L'ANGELUS DU SOIR

Sonne, sonne là-bas dans l'ombre,
Douce voix qui parle de Dieu !
Le pré s'endort sous le ciel sombre
Le jour baisse et nous dit adieu.
Cloche, message de prière,
Echo de foi, d'amour, d'espoir,
Tu nommes les cieux à la terre ;
Sonne toujours, cloche du soir !

Sonne, "Angelus" : sous la feuillée
L'oiseau du soir cherche un abri,
La hulotte, à peine éveillée,
Ouvre l'aile et jette son cri.
Le dernier rayon qui le dore
Pâlit au couchant et s'en va ;
Et la cloche au loin sonne encore
Sa prière : "Ave Maria".

"Ave Maria !" Salut, reine !
Le vent passe dans le clocher
Et va mêler sa voix lointaine
A la chanson du vieux berger.
L'insecte suit aussi la bise,
La feuille vole au vent du soir,
Mais à la tour de l'humble église
L'"Angelus" seul dit : au revoir !

H. GIRAULT.

Avec Lord Kitchener dans l'Inde

Lord Kitchener est parti pour l'Inde, où il va prendre le commandement général des forces anglaises en ce pays éloigné. Histoire de continuer notre tour du monde, suivons, ou plutôt précédon Kitchener à Bombay. Le vainqueur du Mahdi a cru devoir, en effet, se détourner de sa route pour aller faire une visite à Khartoum, théâtre de ses premiers exploits, et cela nous donne sur lui une avance de quelques semaines dans l'Inde. Profitons-en pour visiter Bombay.

Les neuf-dixièmes des voyageurs arrivant d'Europe ou y retournant, passent aujourd'hui par Bombay. Attirés par les célèbres cités de l'intérieur, ou bien pressés par le désir de revoir leur pays, ils s'occupent peu d'une ville qui, à leurs yeux, n'a d'autre mérite que d'être le port le plus rapproché de l'Angleterre. Et cependant, à plus d'un titre, la cité par elle-même vaut la peine d'être visitée. Dans aucune autre ville indienne on ne trouvera une circulation si animée, une aussi grande diversité de types et de costumes. Partout ailleurs les monuments vous rappellent l'Inde des temps passés ; ici, on la voit telle qu'elle est aujourd'hui. C'est la ville la plus européanisée de l'Hindoustan, non seulement à cause du grand nombre de ses habitants appartenant à la race blanche, mais aussi parce que les natifs, tout en ayant conservé le costume oriental, ont acquis dans la fréquentation journalière des Anglais certaines allures qui décèlent une éducation plus civilisée. Beaucoup parlent et écrivent la langue anglaise. Dans les tramways, qui circulent incessamment sur tous les points de la grande cité, on voit assis côte à côte, sur la même banquette, sans distinction de race, de caste ou de fortune, l'Européen, le Parsi, l'Hindou et le mahométan, spectacle étrange pour quiconque est au fait des usages de l'Inde. C'est là un commencement d'assimilation qu'il est bon de noter ; si jamais l'égalité, telle que nous la comprenons, parvient à s'accélérer dans l'Inde, c'est par Bombay que l'exemple en sera donné.

En arrivant du large, la première terre qui se présente à la vue est la pointe de Colaba ; à côté d'un vieux cimetière et d'un hôpital de fous, s'élève un observatoire et un phare. Plus loin sont les casernes pour les troupes européennes, et un vaste champ de manoeuvres à l'extrémité duquel se trouve l'église Saint-Jean. Ce bel édifice, dont la tour s'élève à 186 pieds, a été érigé en mémoire de officiers et soldats morts dans les campagnes de l'Afghanistan, de 1828 à 1843.

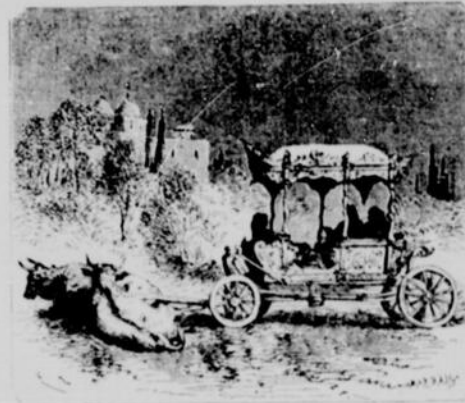
Après avoir dépassé la gare du chemin de fer du Nord, "Bombay, Baroda and Central India Railway", et traversé des terrains où sont ins-

taillés les docks et les dépôts de charbon du gouvernement, on accoste au quai d'Apolon, belle jetée où les steamers débarquent habituellement leurs passagers. Le soir, c'est un lieu de promenade très fréquenté ; on y fait souvent de la musique ; en outre, on y trouve un bon restaurant.

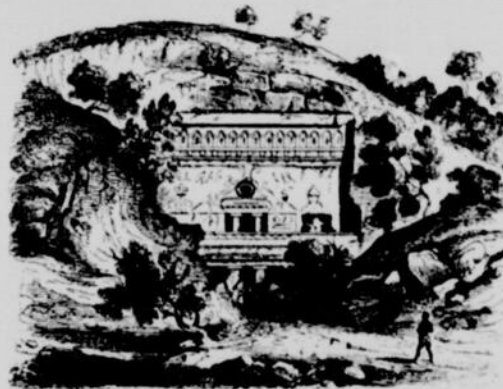
Maintenant, nous arrivons au fort qui occupe la partie sud-est de l'île au nord de Colaba. Les fortifications ont été démolies il y a une vingtaine d'années, afin de donner plus d'espace aux banques, aux magasins et aux bureaux des marchands. Le terrain gagné a été utilisé ; on y a créé de larges avenues et élevé une foule de belles constructions. L'esplanade s'étend au nord-ouest, faisant face à la mer. On y remarque toute une série de monuments élevés dans ces dernières années ; ce sont les bâtiments de la marine, le nouveau secrétariat, la haute cour, l'université, la bibliothè-



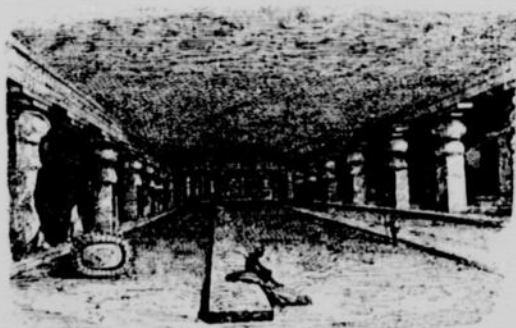
Un orphelin hindou



Un attelage hindou



Le temple d'Elephanta dans l'Inde



Intérieur du temple

que surmontée d'une énorme tour carrée à usage d'horloge et haute de 224 pieds, l'office des travaux publics, la poste et le télégraphe. Ces palais, de style Moyen-Age ou vénitien, ne sont assurément pas tous d'un goût irréprochable ; mais la grandeur de leurs proportions, la richesse des matériaux employés, marbre et granit, leur agglomération dans un espace assez restreint,

forment un ensemble d'un aspect imposant.

Un peu plus loin, isolée au milieu d'une verte pelouse, s'élève une fort belle statue de la reine Victoria, impératrice des Indes. Sa Majesté est représentée portant le manteau de cour et revêtue des insignes du pouvoir ; elle est assise sur un trône gothique surmonté d'un dais élevé. Le mosaïque de la plate-forme vient de Chine ; tout le reste du monument est en fin marbre de Carrare.

Au centre du fort est un jardin circulaire, orné d'une fontaine et de belles statues. Tout autour sont les magnifiques constructions du cercle d'Elephanta. Le "Rampart-Row" est une longue ligne de belles maisons à arcades où sont installés le club de Bombay et le Comptoir d'escompte de Paris.

La ville native est séparée du fort par un espace vide, large de près de deux milles. Ses rues principales sont parcourues du matin au soir par des tramways qui mettent en communication ses faubourgs les plus reculés avec les quartiers anglais de l'esplanade et du fort et la pointe de Colaba. "Kabalavie" et "Parell-Road" sont les

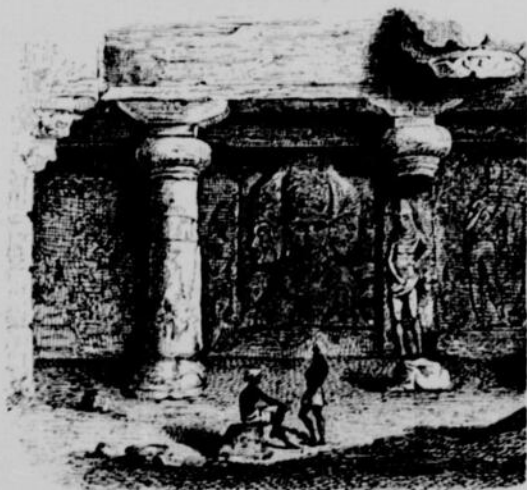
plus larges et les plus commerçantes. On y voit beaucoup de maisons à façades peinturlurées, hautes de quatre ou cinq étages, en saillie et avec balcons ; des boutiques dans le goût européen, tenues par des Parsis, sont mêlées aux échoppes des indigènes. Les quartiers occidentaux, "Girgaum" et "Chowpaty", traversés par la belle rue de "Breach-Candy", offrent un tout autre aspect ; les maisons, basses et entourées de petits jardins, sont dis-

seminées dans un magnifique bois de cocotiers. Au nord, "Grant-Road" forme la limite de la ville proprement dite. Plus loin sont les agglomérations de "Tardeo", "Parell", "Byculla" et "Mazagon", où la population européenne domine de nouveau. On y trouve des théâtres, de grands hôtels, un champ de courses, et les principales stations des chemins de fer. Le palais du gouvernement est à Parell. Mazagon, sur le bord de la baie, renferme une nombreuse population portugaise ; c'est là que sont les docks et les établissements de la Compagnie péninsulaire et orientale.

Pendant la mousson du nord-est, de novembre à avril, le climat de Bombay est délicieux. La mousson du sud-ouest revient avec le mois de mai, amenant avec elle les fortes chaleurs, heureusement tempérées par la brise de mer. La saison des pluies commence à la mi-juin et dure jusqu'à la fin de septembre. Pendant plus de trois mois, il pleut régulièrement tous les jours, sauf quelques heures de beau temps dans la soirée ; c'est l'époque où l'on quitte généralement Bombay pour les "sanatoriums" voisins de Matheran et de Mahableswar, ou bien encore, pour se rendre à Pounah, où se transporte le siège du gouvernement. Les personnes accoutumées à respirer l'air vif des hauts plateaux de l'intérieur ont souvent comparé l'atmosphère de Bombay à celle d'un bain de vapeur ; toutefois, le climat n'y est pas absolument malsain, et si la mortalité est assez considérable parmi les Anglais, c'est que ceux-ci, ne tenant aucun compte de la différence des milieux, ne veulent rien changer à leurs habitudes, et prétendent vivre à Bombay comme ils le feraient à Londres.

L'hôtel de l'Esplanade, où je descendis, est situé dans le quartier du Fort ; c'est une récente et immense construction en fer et en briques avec quatre étages très élevés, dans le genre américain, mais sans ascenseurs. Cent vingt-huit marches conduisent au quatrième étage, où j'occupais une chambre percée de quatre larges ouvertures dominant de plain-pied sur la terrasse et le balcon. À six heures du matin, on me sert le thé chez moi ; à neuf heures, le déjeuner est préparé au premier étage dans une vaste salle à manger où deux cents personnes peuvent prendre place autour d'une table d'hôte en fer à cheval. On ne sert aucun repas à la carte ; à deux heures a lieu le "tiffin", à sept heures et demie, le dîner, à neuf heures, deuxième thé. Le tout coûte quatre roupies par jour (\$1.70), sans aucuns frais supplémentaires.

À l'heure des repas, l'aspect de la salle à manger est réellement curieux ; l'air pénètre partout au moyen de larges fenêtres ; sa circulation est encore activée par d'immenses "punkas" mis en mouvement par une main invisible ; à un signal donné, les serviteurs particuliers de convives vien-



Motif sculptural de l'un des murs du temple d'Elephanta



Une sépulture hindou à ciel ouvert

neut prendre place en silence derrière le fauteuil du maître, attentifs à ses moindres gestes et lui passant les plats qu'ils reçoivent de la main des domestiques de l'hôtel ; ces derniers sont des Portugais aux pieds nus et aux cheveux frisés ; ils portent le veston blanc et le pantalon de la même couleur. Le service de la table se ressent du voisinage de l'Europe ; on ne voit plus de ces grands plats couverts ni de ces assiettes encombrantes, munies d'un réservoir d'eau chaude, qui m'ont poursuivi jusque dans les bungalows de troisième ordre ; en revanche, des carafes d'eau glacée, des fruits, des légumes, de la salade, paraissent sur la table.

Attendant à la salle à manger, se trouve un vaste cabinet de lecture où l'on peut consulter des revues et des journaux venus de tous les coins du monde. Sur le balcon, des marchands indigènes, accroupis près de leurs coffres, étalent aux yeux des voyageurs toutes sortes de curiosités.

Cet hôtel, où j'ai passé quatre jours, m'a laissé un excellent souvenir ; au double point de vue du confortable et de la modération du prix, c'est l'un des meilleurs que j'aie rencontrés dans mon existence de voyageur.

Dans ce vaste empire indo-britannique qui, en y comprenant les Etats indigènes demi-indépendants et ses zones d'influence reconnues, est plus de six fois grand comme la France, la présidence de Bombay (sans les Etats tributaires qui en dépendent) représente à elle seule une superficie dépassant considérablement celle du Royaume-Uni. Elle renferme dans ses quatre subdivisions (Dekkan, Konkan, Gondjarate, Sind), les centres des marchés de coton (Dharwar), du commerce de toute la mer des Indes (Bombay), des factoreries européennes (Sourate), de l'exportation des céréales (Karatchi) ; elle possède des temples fameux, Eléphantia, Salsette, Ahmedabad, des sources sacrées (Kistna, Nasik), qui attirent des milliers de pèlerins ; elle a enfin pour capitale la ville la plus peuplée de l'Inde, et cette ville est le principal lieu de résidence des Parsis, les derniers sectateurs de Zoroastre, antérieur de mille ans à Moïse. Position géographique, richesses naturelles, expansion commerciale et industrielle, développement intellectuel, souvenirs d'un passé glorieux, mouvement religieux, tout concourt à faire de cette présidence, qui est l'Inde occidentale, une des contrées les plus dignes d'intérêt. Son importance s'est accrue, depuis un demi-siècle, dans des proportions qui tiennent de l'in vraisemblable, si l'on met en regard les chiffres cités par les documents, peu exacts à vrai dire, d'il y a cinquante



Type de Parsis

trouvent le plus grand nombre de filatures, et ce sont les produits de cette industrie qui alimentent les trois cinquièmes de l'exportation. En outre, les Parsis de Bombay sont les plus gros banquiers de l'Inde et les princes du commerce. N'était le climat, qui est une cause permanente d'insalubrité, augmentée par la lenteur ou le manque des mesures sanitaires, n'était la famine, qui y sévit trop souvent et qui fait en ce moment même de nombreuses victimes, on pourrait dire de cette capitale de l'Ouest qu'elle est, comme Larkana dans le Sind, un Eden.

La ville de Bombay occupe la partie méridionale d'une île de même nom, étroite et longue, qu'une digue relie à l'île de Salsette et au continent. Elle projette au sud deux promontoires peu élevés, effilés et de longueur inégale. Cette île appartient depuis 1530 jusqu'en 1661 aux Portugais, qui la cédèrent, à cette dernière époque, à Charles II d'Angleterre. En 1668, elle passa, moyennant une redevance annuelle, à la Compagnie des Indes orientales, qui en fit principalement le point de départ de ses visées maritimes et commerciales sur l'embouchure du golfe Persique et du golfe Arabique, à cause des avantages de sa rade, une des plus spacieuses de l'Asie.

Actuellement, la présidence de Bombay, comme celle de Madras, est autonome et ne relève du vice-roi qu'en cas majeur. Elle a un budget propre, qui, d'après les récentes évaluations, se solde en actif, et sa prospérité générale s'accuse par un total de revenus offrant, dans le dernier exercice relevé, un excédent sur les précédents.



Types de charmeurs d'oiseaux

C'est à une lieue de Bombay, en bateau à vapeur, que se trouve la fameuse île d'Eléphantia, avec son non moins fameux temple sous-terrain. Moyennant un dollar on me délivre, au bureau de l'hôtel, un ticket qui me donne droit au passage, aller et retour, et de plus, à un "tiffin" dans l'île d'Eléphantia. A l'heure dite, je prends place dans la chaloupe, où sont déjà installés un ingénieur anglais et sa femme, mes voisins de table d'hôte. Nous partons aussitôt ; notre légère embarcation file rapidement au milieu des navires au mouillage. C'est à peine si nous avons le temps d'admirer le magnifique panorama de l'immense cité ; nous voici devant l'îlot Butcher, semblable à un parc avec ses deux jolis bungalows cachés sous les grands arbres. Un quart d'heure après, nous abordons à une jetée récemment construite, longue de 600 pieds et aboutissant à un chemin tantôt taillé dans le roc, tantôt dallé et entrecoupé de nombreux escaliers. Cette partie de l'île n'est pas cultivée ; la nature y revêt un aspect sauvage et grandiose à la fois. Une végétation exubérante a envahi les rochers ; ça et là, au milieu de fourrés impénétrables, repaire des serpents et des bêtes fauves, s'élèvent des arbres gigantesques. La pente est rapide ; un soleil implacable darde ses rayons de feu sur nos têtes. Enfin, après vingt minutes d'une ascension que la chaleur a rendue assez pénible, nous nous trouvons en présence d'un frais et charmant cottage, habité par un Anglais, cicérone patenté des grottes. Les coolies de l'hôtel nous ont devancés avec les provisions ; les pa-

niers sont déballés ; heureusement, on n'a pas oublié la glace. A peine avons-nous le temps de jeter un coup d'oeil sur un ravissant jardinet où s'épanouissent une multitude de fleurs éclatantes ; la nappe est déjà mise sous la véranda, à l'abri d'un épais rideau de plantes grimpantes. Les Anglais, on le sait, ne font pas la moindre excursion sans une cantine bien garnie ; notre maître d'hôtel avait bien fait les choses, et nous "tiffinâmes" fort agréablement, servis comme nous l'aurions été à Bombay.

L'entrée de la grotte est à deux pas ; elle forme une décoration naturelle excessivement pittoresque. Du haut d'un rocher couronné par un épais massif de verdure, d'où surgissent les troncs sveltes des cocotiers et les élégantes gerbes des bambous, se détachent des guirlandes de lianes qui courent le long d'une paroi verticale et retombent en festons jusqu'au-dessus d'une large ouverture béante divisée en trois parties par deux énormes pilastres.

La salle principale, entièrement creusée dans le roc vif, forme un carré de 120 pieds de côté ; elle est flanquée de deux autres chambres plus petites. Le plafond, d'une élévation de 18 pieds, est parfaitement horizontal. Dans le travail d'excavation, on a ménagé vingt-six colonnes carrées jusqu'à la moitié de leur hauteur et terminées par des fûts cylindriques et cannelés. Les murailles sont couvertes de gigantesques bas-reliefs profondément fouillés, véritables statues adossées au rocher ; ces sculptures sont d'un grand effet, mais malheureusement fort dégradées. Plusieurs piliers sont brisés et n'adhèrent plus à la masse que par leur partie supérieure. On prétend que les Portugais, dans leur fanatisme religieux, ont tenté plusieurs fois de détruire ce temple, et que ce sont eux qui ont commis ces dévastations barbares.

Au fond du sanctuaire, on remarque une colossale statue à trois têtes, que l'on a longtemps prise pour la "Trimourti" ou trinité indienne. Mais aujourd'hui, il paraît certain que le temple d'Eléphantia était consacré à Siva seul, divinité favorite des Mahrettes, qui l'adorent sous le nom de Mahadeva et le représentent souvent avec trois visages.

En résumé, le temple d'Eléphantia, quoique de grandes proportions et d'un aspect réellement majestueux, est si mal conservé, ses sculptures sont tellement détériorées, que je n'hésite pas à le mettre au-dessous de la plupart de ceux d'Ellora.

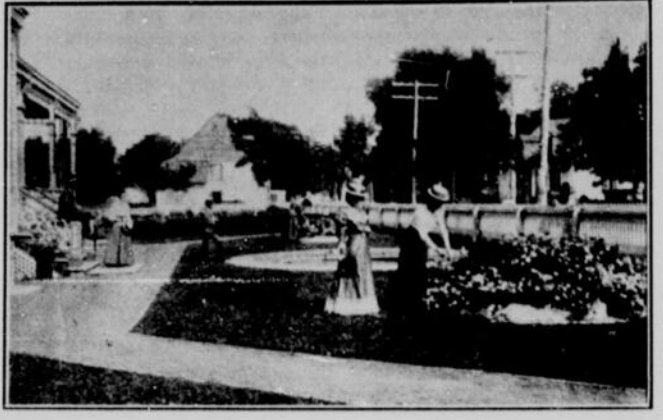





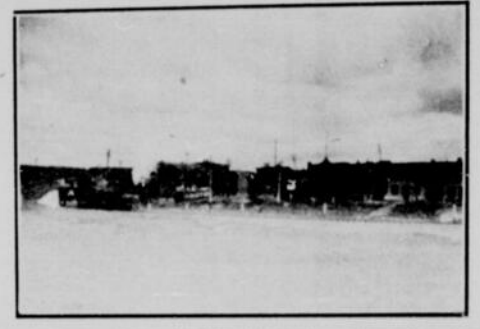
















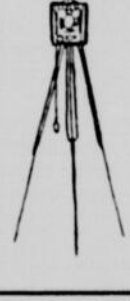






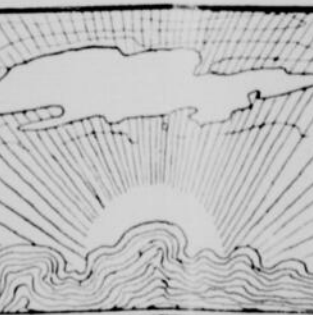



Au siècle dernier, on voyait encore sur le rivage de l'île, à l'entrée du chemin qui conduit à la grotte, une statue colossale en pierre noire représentant un éléphant. De là vient le nom donné à l'île, et par suite au temple lui-même. Il n'en reste plus aujourd'hui que d'informes débris.

VOYAGEUR.



Statues colossales qu'on rencontre fréquemment dans l'Inde

ALBUM UNIVERSEL

<p>2^{ÈME} CLASSE ① SCÈNE ANIMÉE</p>  <p>②</p>	<p>1^{ÈRE} CLASSE ① PAYSAGE</p> 			<p>5^{ÈME} CLASSE ① INTÉRIEUR</p>  <p>③</p>				
 <p>③</p>			<p>②</p>  <p>③</p>			 <p>③</p>		
 <p>③</p>	<p>3^{ÈME} CLASSE ① PORTRAIT</p>  <p>②</p>	<p>③</p>  <p>②</p>		<p>③</p>  <p>②</p>	<p>"FLASH LIGHT" ① 6^{ÈME} CLASSE</p>  <p>②</p>	<p>②</p> 		
<p>4^{ÈME} CLASSE ① SCÈNE ORIGINALE</p> 		 <p>③</p>				 <p>③</p>		<p>7^{ÈME} CLASSE ① INSTANTANÉE</p> 
 <p>PARON.</p>						 <p>1902.</p>		

Les Photographies Primées du Concours de "l'Album Universel"

La première classe, comme il est facile de le voir par l'inscription des chiffres, comprend huit photographies, mais comprend trois concurrents seulement. — (Voir portraits des gagnants à la page 645 et détails supplémentaires à la page 626.)

LA MODE ILLUSTRÉE

Que nous importe la mode ? me dit une de mes correspondantes.

Voyons ! raisonnons, bonne amie.

Linons et dentelles, gazes et rubans, apanages du sexe faible mais qu'on dit charmant, n'ont-ils pas l'utilité à nos regards moudalins, des roses et des oeillets à la parure de nos jardins ?

Souvent décriée, mais toujours et partout le rêve de toutes, la mode, si légèrement traitée de frivole capricieuse, restera la reine du charme, de l'élégance et du bon goût.

Que serait le monde, quel aspect terne et triste, si la mode féminine, suivant l'exemple de la mode masculine, restait confinée dans la coupe et les couleurs que les messieurs ont adoptées depuis tantôt cent ans ?

Que seraient nos promenades, nos plages et nos montagnas sans nos mousselines roses et nos écharpes bleues !

Donc, mesdames, suivez la mode. Gardez vos robes claires le plus longtemps possible ; si vous craignez la bise, enveloppez-vous de mantes comme en portaient nos aïeules, copiez le portrait d'une grand-mère coquettement vêtue d'une cape mardarée, ce sera la grande mode à la saison prochaine.

Et quand l'hiver vous forcera à prendre de sombres couleurs, tout au moins gardez, chez vous, dans votre intérieur luxueux ou simplement coquet, mais toujours agréable et harmonieux à l'oeil, gardez les couleurs claires interdites au dehors. Souvenez-vous que celui qui n'a pas eu une robe blanche dans sa vie, n'a pas vécu.

A la demande de plusieurs de mes lectrices, je vous causerai lingerie, cette semaine. Parlons d'abord du linge de table.

La décoration harmonieuse d'une table appartient à la maîtresse de maison ; je connais beaucoup de femmes qui mettent plus de coquetterie à l'arrangement d'un couvert qu'à la composition d'une toilette ; quelques-unes possèdent au suprême degré l'art d'offrir à leurs hôtes ce plaisir des yeux ; leurs innovations font loi. Elles créent des modes, imaginent des fantaisies imprévues et charmantes, elles bouleversent, changent, transforment au gré de leur caprice ce qu'elles avaient inventé la saison précédente. C'est une aimable occupation que de donner — même au repas familial — un air de coquetterie et de recherche. Ce qui contribue à l'agréable aspect du couvert, c'est, avec les fleurs, le choix heureux et la jolie disposition des cristaux, de l'argenterie, du linge.

On tend à revenir au linge blanc d'une façon presque exclusive, au moins pour les dîners qui n'ont pas un caractère d'intimité. La grande variété des dessins permet d'harmoniser le linge de table au "style" du couvert ; ces détails ont leur importance, ainsi, les lourds cristaux taillés, l'argenterie massive et les surtouts du Premier Empire s'accorderont bien avec le linge à colonnes ou à grecques de l'époque, tandis que les arabesques fleuries et les rocailles conviendront mieux aux décorations Louis XV, aux verres mousseline et aux candélabres chantournés ; c'est cet ensemble, cette harmonie de tous les détails qui révèle le goût attentif d'une vraie maîtresse de maison.

Parfois dans le linge damassé très luxueux, on tisse le chiffre ou les armoiries dans l'étoffe même, ou bien on brode simplement les initiales du maître de la maison.

Pour l'usage le chaque jour, on choisit de préférence les services damassés de dessins classiques, à damiers, à pois ou à semis de fleurs, pas trop fin et de bon usage, ce qu'on appelle en style de magasin de nouveautés le linge de ménage.

Une haute élégance, c'est le linge incrusté de guipure : point de Venise, dentelle Réticella, Renaissance, ou bien guipure au fuseau, guipure sur filet, cette dernière est très en faveur, orné de jours et doublé d'une soie claire assortie aux teintes des murs ou aux fleurs des corbeilles. Rien n'est plus beau, plus somptueux et plus élégant à la fois que ces épais dentelles ouvragées, d'un ton indéfinissable, nuancées d'une légère teinte fauve, si légère qu'à peine elle est perceptible : on obtient cette tonalité délicate en vaporisant sur la dentelle un peu d'eau safranée, ce qui lui donne un



2. Magnifique toilette de soirée

air ancien. Ces services de cérémonie sont faits, en général, en un tissu spécial, très nouveau, épais et souple, moins sec que le damassé : cela s'appelle du crêpe de fil et cela ressemble à ces belles lingerie hollandaises dont nous retrouvons quelques échantillons dans les musées. Ces nappes sont réhaussées d'entre-deux de guipure genre Réticella faite à même la toile, avec plusieurs rangées de jours ; l'entre-deux est disposé comme un chemin de table au milieu du couvert, quelquefois un plus petit entre-deux est incrusté au-dessus de l'ourlet. Ces façons sont copiées sur des nappes de l'époque Henri II, Louis XIII et Louis XIV, car on sait combien en ce temps les belles guipures étaient en honneur. On réserve les dentelles dites point de Flandres ou point de Paris, d'un caractère plus fin et plus léger, pour le style Louis XV. On fait toujours des nappes ornées de larges boutonnières festonnées disposées dans la forme d'un chemin de table dans lesquelles on passe un ruban No 12 noué aux quatre coins du rectangle ainsi tracé. Les plus jolies nappes que j'ai vues étaient simplement ouvrées d'un entre-deux de guipure serré entre deux



3. Chapeau d'automne. (Dernière création de Paris)

rivières de jours, formant un carré allongé au milieu de la table. C'est net, point surchargé, élégant et d'un prix très abordable quand on exécute soi-même la guipure. Les serviettes sont encadrées d'un minuscule entre-deux, ou plus simplement d'un bel ourlet à jours.

Le linge de fantaisie est encore très employé pour l'usage quotidien ; il permet des effets variés et donne au couvert un aspect imprévu et amusant.

Tantôt c'est un damassé très glacé, très satiné, brillant comme de la soie, des couleurs les plus tendres : mauve léger, paille, rose, bleu argenté ; d'autres fois c'est un damier mat en grosse toile rustique : rouge et blanc, vert et blanc, jaune et blanc.

A la vérité, les porcelaines, les cristaux, les argenteries, les fleurs, n'ont pas le même éclat sur ce fond frais et coloré que sur une belle nappe blanche, mais l'aspect du couvert, s'il est différent, n'est pas moins agréable.

Par contre, ce qui ressort à merveille sur les nappes de couleur, ce sont ces jolies statuettes de porcelaine blanche unie, fort à la mode cette année, et qu'on a copiées sur les exquises petites danseuses blanches présentées par la manufacture de Sèvres à la dernière exposition. Cette blancheur fait une tache lumineuse sur les tonalités pâles de la table, et l'effet d'ensemble est d'une délicatesse fort séduisante, surtout s'il est rehaussé par la note sombre de quelques verdure.

Le linge russe dans lequel le bleu et le rouge sont mêlés, soit tissés, soit brodés, est joli pour la campagne, les déjeuners d'été, un genre très nouveau qui plaît aux femmes d'un goût raffiné ; ce sont des dessins en broderie de soie nuancée, genre camaïeu, en bleu-toile, mauve, orangé, formant des arabesques, des enroulements.

On ajoure la nappe ainsi brodée de rivières de jours en soie du ton dominant, de l'aspect le plus séduisant. Cette décoration se brode en soie ou en coton lavable, qui résiste bien aux blanchissages.

FALBALAS.

RECETTES UTILES

POUR EMBELLIR LA CHEVELURE.—Prenez deux onces d'huile d'olive, quatre onces de bon rhum de laurier (bay rhum) et un seizième d'once d'huile d'amandes. Mêlez et secouez bien. Cette eau vous noircira les cheveux.

POUR EMPECHER LES CHEVEUX DE TOMBER.—Une once d'ammoniaque, une once de rose-marie, un quart d'once de cantharides, un quart d'once d'eau de rose, une once de glycérine. Mouillez-vous légèrement la tête avec de l'eau pure, ensuite appliquez la composition, en frottant vivement.

MAINS BLANCHES ET DELICATES.—Si vous voulez avoir les mains blanches et délicates, lavez-les pendant un jour ou deux avec du lait et de l'eau. Quand vous allez vous coucher, frottez-les avec un peu d'huile de palme et mettez une paire de gants de laine.



1. Chapeau d'automne. (Dernière création de Paris)



LE ROI S'AMUSE : SA MAJESTÉ EDOUARD VII FAIT LA CHASSE AU CHEVREUIL DANS LES MONTAGNES D'ÉCOSSE

Le gaz pour l'éclairage et le chauffage

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE TOUTE D'ACTUALITÉ

La plupart des matières organiques qui, comme la houille, renferment parmi leurs éléments constitutifs une forte proportion de carbone et d'hydrogène, donnent, par la distillation, des gaz combustibles qui brûlent avec une flamme éclairante. Quelques lignes suffisent aujourd'hui pour énoncer un fait de la plus haute importance ; mais il a fallu des siècles pour qu'on sût les écrire, et c'est seulement depuis bien peu de temps, que l'art de l'éclairage a mis à profit le charbon de terre, si abondamment répandu dans les entrailles du sol.

C'est à un Français, Philippe Lebon, que l'humanité est redevable, après Dieu, de ce mode d'éclairage et de chauffage qu'on appelle le gaz. C'était en 1792, Lebon venait de constater que le bois et les combustibles pouvaient dégager, sous l'action de la chaleur, un gaz propre à l'éclairage et au chauffage. Il avait vu que le gaz qui se dégage du bois calciné est accompagné de vapeurs noires d'une odeur âcre et empyreumatique. Pour qu'il pût servir à produire la lumière, il fallait le débarrasser de ces produits étrangers. Lebon fit passer les vapeurs par un tuyau de dégagement, dans un flacon rempli d'eau qui condensait les matières goudronneuses ou acides, et le gaz s'échappait à l'état de pureté. Ce modeste appareil est la première image de l'usine à gaz ; il en comprend les trois parties essentielles, appareils de production, systèmes de purification, et récipient pour recueillir le gaz.

Un ingénieur anglais, William Murdoch, qui avait appris les résultats merveilleux obtenus par l'inventeur français, les mit bientôt en pratique de l'autre côté de la Manche. On n'a pas manqué de dire que Murdoch était le véritable créateur de l'industrie nouvelle, et qu'il fut le premier à distiller la houille. N'oublions pas que Philippe Lebon mentionne avant lui la houille dans son brevet, mais qu'il ne songea pas à utiliser ce produit dans un pays où les forêts abondent, où les bois sont si répandus.

En 1797, Murdoch éclaira sa propriété de Old-Gunnoch au moyen du gaz provenant de la distillation de la houille en vase clos, puis il disposa chez Watt un appareil grossier qui ne conduisit à aucun résultat sérieux. Une cornue de fonte était remplie de houille et les vapeurs qui n'étaient soumises à aucune purification devaient directement servir à l'éclairage ; on ne s'étonnera pas en apprenant que ce système primitif ne put répondre en aucune façon aux espérances de Murdoch.

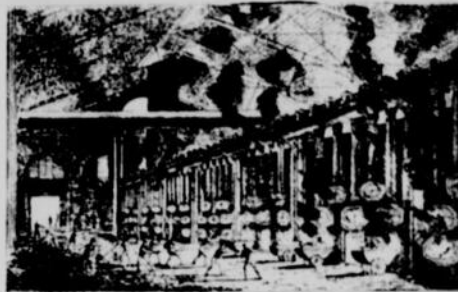
C'est seulement en 1805 que cet ingénieur parvint à installer définitivement l'éclairage au gaz dans l'usine de James Watt, puis, peu de temps après, dans une filature de lin de Manchester.

Puis vinrent successivement Windsor en 1810, Clegg en 1811 et Chabro' en 1818, qui, progressivement, firent de l'éclairage au gaz à peu près ce qu'il est aujourd'hui.

La houille n'est pas la seule matière qui fournisse le gaz de l'éclairage par sa distillation ; le "bog-head", substance bitumineuse d'origine naturelle, peut encore être employé à cet usage ; les résidus végétaux, les graisses, la résine, seraient encore utilisables pour le même usage si leur prix de revient n'était trop élevé. La houille, comme nous allons le voir, donne en premier résidu le coke, dont la vente couvre presque le prix d'achat de la matière première ; elle produit une série d'autres substances que l'industrie a su utiliser : c'est elle qui présente les meilleures conditions pour la production économique du gaz de l'éclairage.

Rien n'est plus imposant et plus mouvementé que l'usine à gaz où se distille constamment le charbon de terre, dans les cornes, ou des milliers d'ouvriers travaillent sans cesse à produire la lumière.

Ces cornes de terre sont groupées en nombre variable. Les ouvriers, armés de pelles, chargent les cornes avec une habileté remarquable ; ils y projettent la houille, et, quand elles sont pleines,



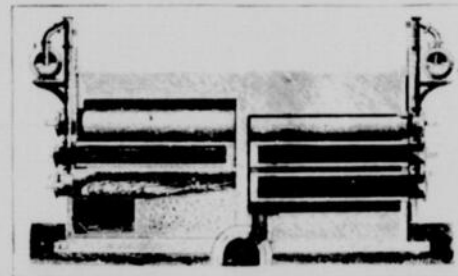
Batteries en activité dans une usine à gaz

ils les ferment avec une plaque de fonte, garnie d'un lut réfractaire. La houille est soumise à une température élevée, et les vapeurs qui s'en dégagent se réunissent dans un immense tuyau pour traverser une série d'épurateurs. L'aspect de ces vastes salles de distillation est réellement étrange, et produit un spectacle bizarre. On se croirait transporté dans les ateliers fantastiques où Vulcain travaillait le fer. Des torrents de fu-



Extinction du coke sortant des batteries

mée noire, épaisse, donnent naissance à des nuages opaques qui se promènent lentement au-dessus des batteries, et obscurcissent l'air en le couvrant d'un lourd manteau. La scène est éclairée par les flots de flammèches rougeâtres, qui s'échappent des cornes d'où l'on retire le coke incandescent, et ces brasiers ardents offrent un singulier contraste au milieu des murs noirs, des monceaux de charbon, des hommes demi-nus, tout couverts de poussière



Coupe des cornues à gaz et des barillets

de houille. La chaleur est presque intolérable pour le visiteur habitué à être soumis à l'action d'un si puissant calorique ; il ne peut s'empêcher, en parcourant ces espaces brûlants, de plaindre les malheureux ouvriers qui y séjournent pendant près de douze heures consécutives. — La fabrication du gaz n'est cependant pas insalubre, l'homme s'accoutume aisément à l'action d'une forte chaleur, et les ouvriers de l'usine à gaz jouissent généralement d'une santé robuste.

C'est quand la distillation est terminée que l'on ouvre les cornues ; des flammes s'en dégagent au milieu d'un nuage de fumée épaisse ; des ouvriers spéciaux s'avancent avec des charrettes en fer, et

à l'aide de ringards ils retirent le coke rouge qui reste en résidu. A ce moment surtout, la température est excessive ; mais les hommes sont accoutumés à l'action de ce foyer ; ils remplissent leurs bronchettes de coke, et déversent cette substance encore rouge dans la cour de l'usine, où on l'étend avec de l'eau. Ici encore la scène est vraiment curieuse ; le liquide, projeté sur la matière chaude, écumait avec un bruit particulier, et des torrents de vapeur d'eau se répandaient dans l'air en grande abondance. A peine les cornues ont-elles vides, que les premiers ouvriers les remplissent de nouveau, avec ordre et précision ; pas de bruit, pas le moindre désordre, dans ces vastes arsenaux de l'industrie ; pas un moment d'arrêt ; le travail, l'activité en sont les caractères essentiels.

Le coke est un combustible précieux, qui brûle en produisant une température très élevée, et il peut être considéré comme un des produits importants de la distillation de la houille.

Après un certain temps de service, il se forme, entre les parois des cornues, un dépôt résistant d'un charbon très compact que l'on désigne sous le nom de "charbon de corne" à gaz ; cette matière est utilisée dans la confection des piles électriques, et dans la fabrication de creusets réfractaires, et dans la préparation des crayons qui servent à produire la lumière électrique. Rien ne se perd dans l'usine à gaz ; tous les produits qui y prennent naissance ont leur valeur et leur utilité, comme l'attesteront mieux encore les faits que nous avons à examiner dans la suite.

Les matières volatiles qui s'échappent de la corne où l'on distille la houille sont très nombreuses ; les principales d'entre elles sont : hydrogène, protoxyde de carbone, acide carbonique, hydrogène sulfuré, sulfure de carbone, sels ammoniacaux, goudron, huiles empyreumatiques diverses.

Le mélange gazeux ainsi formé n'a qu'une faible pouvoir éclairant ; il est doué d'une odeur faible, il noircit les peintures, les tableaux, les dorures ; il brûle avec une flamme fuligineuse qui produit une fumée épaisse ; pour le rendre propre à l'éclairage, il est nécessaire de le purifier, de le débarrasser principalement de l'hydrogène sulfuré, du sulfure de carbone, des sels ammoniacaux et du goudron qu'il renferme.

Au sortir de la corne, le gaz traverse un tuyau de dégagement vertical et pénètre dans le "barillet", cylindre placé à la partie supérieure du fourneau. Le tuyau de dégagement plonge dans l'eau, afin d'intercepter la communication libre entre l'intérieur des appareils et le reste des appareils. Le gaz, en traversant le liquide, perd une quantité assez considérable de goudron et de matières huileuses qui ne tarderaient pas à élever le niveau de l'eau si un système d'écoulement n'était constamment en action. — Un siphon de déversement, placé à chaque extrémité du barillet, fait écouler l'excès de liquide et maintient l'eau à un niveau constant. Dans tous les tuyaux de l'usine, il y a toujours une condensation assez considérable de goudron et d'huiles empyreumatiques ; d'ailleurs, une fois pour toutes, ces conduits légèrement inclinés sont tous munis de siphons qui déversent les liquides dans une canalisation spéciale. Tout le goudron de houille, toutes les matières huileuses produites par la distillation du charbon de terre, sont ainsi recueillies dans de vastes citernes souterraines, où il est facile de les recueillir.

Au sortir du barillet, où l'eau et le goudron se sont condensés en partie, le gaz passe à travers une série de tuyaux verticaux en forme d'U retournés et emboîtés les uns à côté des autres. Il se refroidit dans ces tuyaux, dont l'ensemble est désigné sous le nom de "jeu d'orgue".

Du jeu d'orgue, le gaz passe dans l'aspirateur et se rend ensuite dans la colonne à coke ; c'est un grand cylindre en fonte, vertical, et rempli de coke ou plus généralement de débris de briques humectés d'eau. Le gaz se divise à travers les passages



Colonne à coke verticale



Colonne à coke horizontale

que lui ouvrent les fragments de coke réunis, et il abandonne le reste du goudron qui le souille, ainsi qu'une partie de son ammoniac. A l'origine, la colonne à coke recevait intérieurement un simple filet d'eau ; aujourd'hui, on remplace habituellement l'eau ordinaire par l'eau ammoniacale provenant d'une précédente distillation, de sorte que l'on augmente peu à peu la concentration de cette liqueur, qui est employée à préparer des sels ammoniacaux. On remplace fréquemment les colonnes à coke par des appareils de refroidissement et de condensation horizontaux, souvent rangés les uns au-dessus des autres.

Quand le gaz est épuré, il est dirigé dans d'immenses compteurs qui servent à mesurer exactement la production de l'usine, et il arrive dans des tuyaux qui le conduisent dans de grands réservoirs appelés "gazomètres", destinés à le contenir jusqu'au moment de sa distribution, et à régulariser la pression de telle sorte que l'éclairage soit uniforme.

L'éclairage au gaz est trop général et partant trop connu pour que nous ayons à le décrire ; parlons plutôt du chauffage.

On a souvent cherché à faire concourir le gaz de la houille au chauffage, et plusieurs fabricants ingénieux ont confectionné des calorifères et des systèmes de cheminée très pratique et d'un excellent effet. Dans les appartements, le gaz a bien du mal à s'introduire pour remplacer le bois ou le charbon qui brûle dans le foyer ; avec lui, il n'y a plus ce même coin du feu, l'amal de rêveries et de la causerie ; on ne peut plus, armé de la pincette, tourmenter les tisons, les rassembler en un échafaudage, et la flamme régulière qu'il produit au milieu de sillibûches, impitoyablement assises les unes sur les autres, sans jamais s'user ou changer d'aspect, devient à la longue monotone et fatigante.

Il n'en est pas de même pour le calorifère qu'on ne voit pas, et le gaz pourrait être utilisé dans cet appareil beaucoup plus qu'il ne l'est jusqu'ici. On confectionne enfin des poêles dont l'extérieur est semblable à ceux qu'alimente le coke ou le bois, mais dont la chaleur est produite par une série de becs de gaz, comme l'indiquent les deux dernières vignettes de cette page. Ces appareils de chauffage tendent à se généraliser. Ils ont l'immense avantage de ne produire ni poussière ni fumée, de pouvoir s'allumer et s'éteindre instantanément.

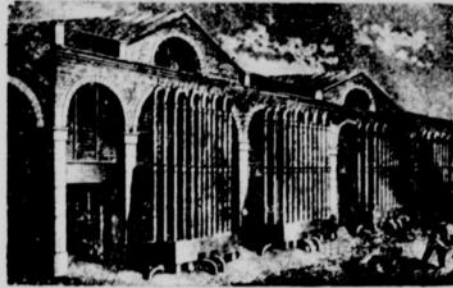
Certaines cheminées à gaz, où des réflecteurs placés derrière la flamme rayonnent la chaleur au lieu de l'absorber, sont encore assez usitées. Ils donnent une quantité de chaleur beaucoup plus considérable que les cheminées ordinaires, qui, d'après l'expression de l'illustre Arago, semblent être disposées pour produire la plus petite dose de chaleur possible, en usant la plus grande quantité de combustible. — Nos cheminées, en effet, sont tapissées de parois noires, qui absorbent la chaleur, la fumée chaude sort par le toit, et la chaleur réfléchie est presque insignifiante. — Comme procédé économique de production de chaleur, rien n'est plus barbare que la cheminée moderne. — Le procédé du Hottentot, qui dispose son foyer au milieu de sa hutte, est beaucoup plus sage, car au moins, la chaleur est rayonnée dans tous les sens au lieu d'être seulement émise par une étroite ouverture. — Que de fois a-t-on déjà dit ce que nous répétons ici ! Mais que de temps, que d'affirmations, que d'expériences sont nécessaires pour vaincre la routine, les préjugés, l'habitude, les barrières infranchissables qui arrêtent toute invention nouvelle !

Les fourneaux économiques des cuisines sont alimentés par le gaz, avec avantage dans un grand nombre de cas, et le cuisinier qui veut faire bouillir de l'eau ou cuire rapidement un ragoût ne se plaindra jamais de n'avoir qu'un robinet à ouvrir pour obtenir un feu ardent, au lieu d'enflammer péniblement le charbon de bois, qui produit une

poussière si abondante par les cendres qu'il laisse en résidu.

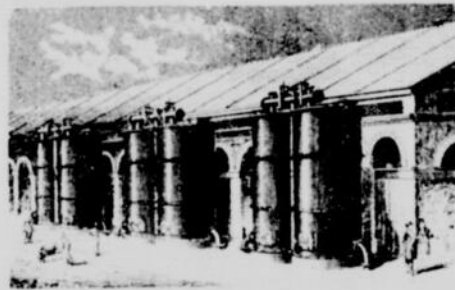
C'est surtout dans les laboratoires de chimie que le gaz de la houille joue un grand rôle comme agent de chauffage, et il n'y a plus guère que quelques vieux chimistes rébarbatifs qui l'emploient encore à contre-cœur, préférant leur vieux charbon et leurs vieilles pincettes.

Quelles merveilles que ces fourneaux de chauffage dans nos laboratoires ! Voulez-vous chauffer un vase rond ou plat, voici un fourneau qui s'allume instantanément et qui produit une série de flammes régulièrement étagées pour prendre la forme même de notre vase. Voulez-vous porter à une haute température un tube allongé, vous trouverez une autre grille qui est formée d'une série



Jeux d'orgue dans une usine à gaz

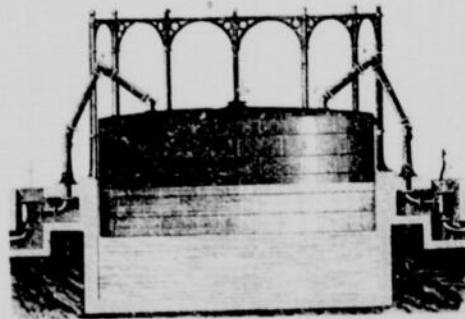
de becs formant un ruban de feu. Voulez-vous enfin faire fondre des substances qui résistent aux feux ordinaires, il sera facile de mettre à profit une lampe de forge, où l'oxygène s'insuffle au milieu du jet enflammé de gaz et produit instantanément la température la plus élevée que la science sache actuellement produire. Tout cela sans préparatifs préliminaires, sans papier à allumer sous le charbon, sans fumée comme préambule de votre



Vue d'ensemble des colonnes à coke

préparation, sans poussière comme conclusion, et sans un vaste foyer que vous pouvez à peine éteindre, quand vous n'en avez plus besoin, comme exode.

Que ne vivez-vous encore, incrédule Clément Désormes, qui vouliez tuer à sa naissance le merveilleux gaz de la houille ! vous verriez nettement aujourd'hui ce que valaient vos arguments, et vous



Gazomètre articulé

brûleriez vous-même les mauvaises brochures qui les contenaient, à la flamme de nos becs de gaz. Vous seriez bien contraint d'avouer la fausseté de vos opinions, et vous ne manqueriez pas d'être étrangement surpris en apprenant que le gaz de la houille n'est pas uniquement un agent puissant d'éclairage et de chauffage, mais qu'il est encore devenu de nos jours la source d'une force motrice efficace.

Parmi les essais les plus sérieux qui ont été entrepris pour utiliser le gaz de la houille comme moteur de machine, l'appareil Lenoir mérite d'abord d'être signalé ; c'est le premier type des

systèmes de ce genre aujourd'hui fréquemment utilisés.

A première vue, la machine Lenoir rappelle la forme des machines à vapeur ; on y remarque, en effet, un corps de pompe dans lequel se meut un piston, semblable à celui de ces derniers moteurs ; on y retrouve la bielle et la manivelle dont le jeu est toujours le même ; on y retrouve le volant, et on s'aperçoit que la ressemblance entre les deux appareils est encore augmentée par le mouvement de certains organes de transmission.

Mais, à première vue aussi, on s'étonne de ne plus trouver dans ce nouveau moteur ni chaudière, ni foyer, et, par suite, ni feu ni fumée.

Ce n'est donc pas la vapeur qui l'anime. Quelle est la force qui le fait agir ?

L'agent qui imprime le mouvement aux différents organes de cette machine n'est autre que le gaz d'éclairage.

Ce gaz, en brûlant, développe une quantité de chaleur considérable, chaleur capable de déterminer la dilatation d'un certain volume d'air. C'est là le fait sur lequel repose le moteur inventé par M. Lenoir.

Dans un cylindre horizontal, pourvu d'un piston mobile, on fait arriver, au moyen d'un distributeur d'une forme particulière, une série de petits filets de gaz qui se mêlent à l'air emprisonné dans ce cylindre.

Au moyen d'un commutateur établi et fixé sur le bâti de la machine, qui en règle elle-même le jeu, on fait passer dans le cylindre une étincelle électrique, ou plutôt une série d'étincelles que fournit une bobine de Ruhmkorff. Le gaz de l'éclairage s'enflamme et développe une quantité de chaleur considérable ; cette chaleur dégagée dilate l'air non décomposé par la combustion, en produisant une force expansive capable de faire mouvoir le piston et les pièces qui y sont adaptées.

Le commutateur précité fait jaillir les étincelles tantôt d'un côté du piston, tantôt de l'autre. Cet organe revient donc sur ses pas en continuant ainsi son rapide mouvement de va-et-vient.

Rien de plus curieux que de voir cette machine, sans chaudière et sans foyer, fonctionner avec une admirable précision, en faisant entendre seulement de petites détonations causées par le courant électrique, et analogues à une averse d'étincelles qui crépiteraient dans l'âtre.

Le moteur Lenoir a été depuis son origine considérablement perfectionné ; aujourd'hui, les moteurs à gaz sont très nombreux, ceux d'Otto, de Bénéler, etc., rendent de très grands services et leur usage ne fera que se multiplier. On les emploie de toutes parts pour actionner dans les villes les moteurs dynamo-électriques qui servent à l'éclairage.

Puisque nous voulons, dans ce chapitre, faire ressortir les nombreuses qualités du gaz de la houille, nous ne devons pas oublier que, par sa faible densité, il est employé dans le gonflement des aérostats, et que, très souvent, il enlève dans l'espace la sphère de soie qu'il remplit. — Plus léger que l'air, il permet au navigateur aérien de s'élever dans l'air pour aller planer au milieu des phénomènes météorologiques, dans le monde des nuages.

N'oublions pas que, s'il nous est permis de rivaliser avec les oiseaux dans le pays des nuages, nous le devons encore à l'humble charbon fossile.

VULGARISATOR.

SAGE PRECAUTION.

Quand on sort de bon matin par un temps froid et humide, on est sujet à s'enrhumer. Prenez une dose de BAUME RHUMAL en rentrant, si vous vous sentez la gorge embarrassée.

C'est surprenant, l'attraction magnétique qui réunit les gens, si étrangers et si loin qu'ils soient.



Une voiture à gaz portatif



Cheminée à gaz



Poêle chauffé à gaz



Fourneau de laboratoire

MARCHE FUNEBRE.

(de l'Op. 35)

Fr. Chopin.

Grave

PIANO.

p

pmp

p

pp

The left page of the musical score consists of five systems of grand staff notation. Each system includes a treble and bass clef. The first system is marked *crac* and includes five *Ped.* markings. The second system includes six *Ped.* markings. The third system is marked *pp* and includes six *Ped.* markings. The fourth system includes six *Ped.* markings and features two first endings, labeled '1' and '2'. The fifth system is marked *p* and includes six *Ped.* markings.

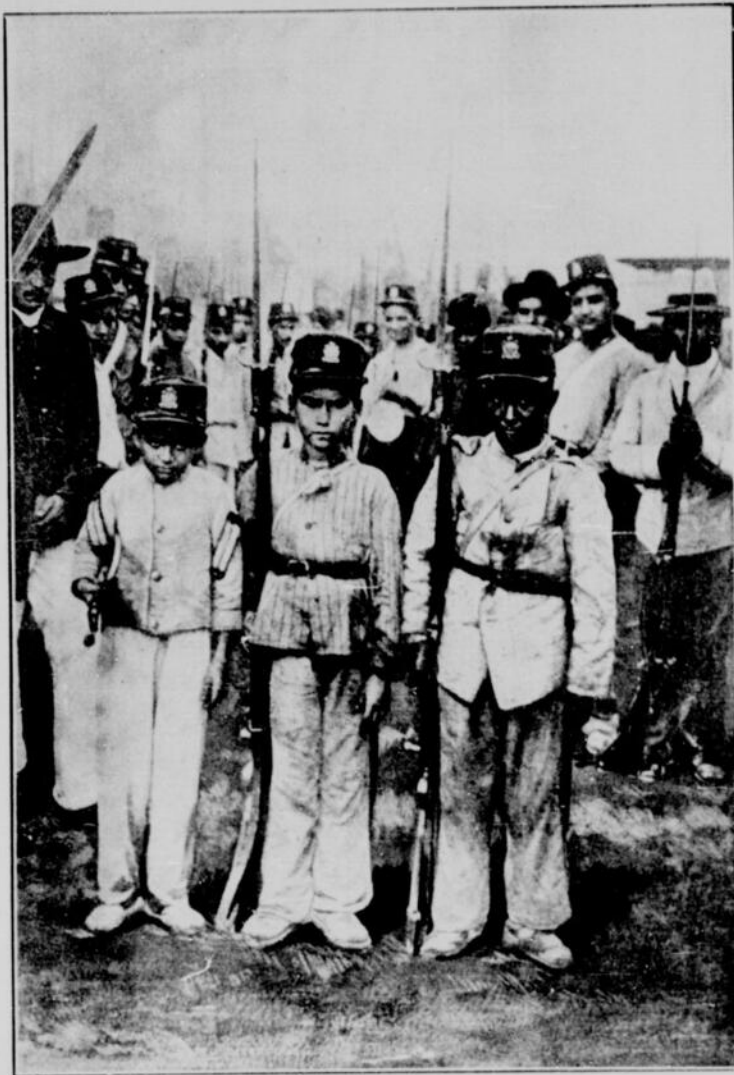
The right page of the musical score consists of five systems of grand staff notation. The first system includes six *Ped.* markings. The second system is marked *f* and includes six *Ped.* markings. The third system is marked *sempr. f* and includes six *Ped.* markings. The fourth system is marked *ff* and includes six *Ped.* markings. The fifth system is marked *p* and includes six *Ped.* markings, ending with a *FINE* instruction.

LA GUERRE CIVILE DANS LES PETITS ETATS DE L'AMERIQUE CENTRALE

Les événements de Colombie paraissent décidément tourner à la pacification. Si la nouvelle des dernières soumissions des libéraux se confirme, les affaires pourront bientôt reprendre dans l'Isthme leur activité accoutumée.

Le commerce et l'industrie s'en réjouiront, mais l'aspect de Panama et de Colon y perdront certainement en pittoresque. On ne verra plus circuler ces groupes de volontaires de l'armée "régulière", pieds nus et à peine vêtus, portant d'un air las et résigné leur pesant fusil et leur ceinture gonflée de cartouches.

Il est difficile de se faire une idée, même approximative, de ce que sont les troupes colombiennes. On y compte par centaines des enfants de l'âge de ceux qui figurent, au premier plan, dans la photographie reproduite ici. Encore semble-t-il que le photographe ait choisi parmi les plus robustes. Un correspondant nous écrit qu'il assista, un jour, à Panama, au défilé de toute une compagnie composée d'enfants âgés de douze ans à peine ; l'un d'eux, même, n'avait pas atteint sa onzième année, et le pauvre petit homme, maigre et chétif, n'était pas le moins courageux. Chargé d'un lourd fusil, plus haut que lui, il buttait à chaque pas, mais se raidissait fièrement, pour prouver qu'il était capable de marcher comme les autres.



Il est peu probable que ce soit avec de pareils soldats que le général Pompilio Gutierrez ait cueilli ses lauriers.

Les deux fleurs du Mont-Royal. (Allégorie)

(Pour "l'Album Universel")

A MES FRERES CANADIENS.

Une vieille Légende m'ayant appris que, dans un coin ravissant du Globe terrestre — où ? je l'ignorais alors — abritées par un arbre gracieux dont la feuille est devenue l'emblème d'un pays, le plus libre, le plus généreux du monde, pays jeune encore, mais plein de gloire et d'avenir, fleurissent, sans jamais se flétrir, deux Plantes, deux Fleurs, deux sœurs d'une incomparable beauté. Ces Fleurs divines sont si délicates, si belles que nul n'a le droit de murmurer leur nom magique s'il n'a eu, au préalable, l'ineffable bonheur de les cueillir. Leur possession fait largement le bonheur de la vie. Désireux de découvrir ce Trésor si rare, si précieux, et vivement entraîné par l'enthousiasme de mes vingt ans, je quitte tout sans hésiter et me volai par monts et par vaux, fouillant, scrutant avec ardeur et persévérance.

Après avoir subitement escaladé les volcans éteints de l'Auvergne, les pics de la Suisse, les Pyrénées, les Alpes, je traverse l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Russie ; grimpe, en Hindoustan, sur l'immense Gaourisankar (Everest) ; explore l'imposant Himalaya ; visite les sommets célèbres de la Grèce antique, particulièrement le majestueux Olympe où coulait autrefois l'ambrosie chère aux dieux ; le mont Hymette, sur lequel la diligente et gracieuse abeille, chantée par l'innombrable Cygne de Mantoue, butine encore son miel in-

comparable ; parcours en vain, sous le soleil brûlant de l'Afrique, la massive Chaîne de l'Atlas, domaine du Lion farouche ; fais un saut dans le Nouveau-Monde, scrutant les plaines, les vallons, les champs fécondés par la blonde Cérès, les forêts, les déserts et, conduit par ma bonne étoile, je foule enfin le sol enchanteur et sacré du Canada.

J'arpente sans succès les Montagnes Rocheuses, les Alleghanys, les monts Notre-Dame, sans oublier la mystérieuse et insondable Grotte du "Pain de Sucre" (mont St Hilaire), avec son ravissant petit lac, miniature du terrible Mont Pelée ; j'arrive sur les bords féériques du majestueux et royal St Laurent et, avec les premiers rayons de l'Astre, qui se lève radieux à l'Orient, je gravis jusqu'au sommet le flanc ombragé mais abrupt du modeste Mont-Royal. Là, avec une joie, un transport, un ravissement impossible à décrire, je découvre, protégées par les rameaux bénis d'un gracieux érable, les délicieuses et incomparables Fleurs que je cherche en vain depuis si longtemps.

Leurs ravissantes corolles, l'une d'un rose tendre, l'autre plus éclatante que la plus blanche neige, sont supportées gracieusement par deux calices vert-émeraude dont les tiges, en leur milieu, s'unissent étroitement, mariant ainsi quelques-uns de leurs pétales paraissant se donner mutuellement le plus pur, le plus tendre baiser.

Le cœur débordant de joie, d'une main avide mais tremblante, je cueille — oh ! combien délicatement, — les deux Fleurs divines, exhalant autour d'elles un parfum d'une suavité incomparable

et, les portant avec ivresse à mes lèvres frémissantes, j'aperçois au fond, au cœur des ineffables corolles, de mignonnes étamines pourpre et or, entrelacées avec un art infini autour d'un ravissant pistil, et formant distinctement ces mots célestes, écrits sans doute par l'aile d'un ange exilé sur la terre :

"Amour et Poésie ! !"

AUGUSTE CHARBONNIER.

L'ENFANT ET L'ÉTOILE

Fable dite chez Victor Hugo, par la petite Lucie.

Dans un seau d'eau, noir et très clair,
Un enfant voyait une étoile
Qui, toute petite, avait l'air
D'un beau diamant sous un voile.

"Ah ! eria l'enfant, je la veux !"
Et, dans la jupe maternelle,
Tout en pleurs, il prit aux cheveux
Et cassa son polichinelle.

Victor Hugo passait, très doux,
Il considéra le désastre,
Et dit : "Pourquoi refusez-vous
A ce petit garçon cet astre ?"

La mère dit : "Je ne peux pas,
Comme les fleurs à ma fenêtre,
Cueillir Mars ou Vénus, là-bas."
"Attendez un peu", dit le Maître.

Il alla trouver le bon Dieu
Qui, pour tante, a la belle toile
De l'immense firmament bleu,
Et lui dit : "Donnez-moi l'étoile."

"Je ne peux pas, dit le bon Dieu ;
Cela me créerait des affaires ;
Chaque astre est une note en feu
Dans le concert parfait des sphères."

Victor Hugo, musicien
Sans passion, dit : "Père unique,
On ne s'aperçoit de rien
Dans l'énorme boîte à musique,

Et c'est pour un petit enfant !
— Me la rendra-t-il ? — Certes, — Intacte ?
— J'en réponds." Le Maître, au levant,
Cueillit l'étoile après ce pacte,

Et, vers l'enfant pressant le pas,
A travers les divins espaces :
"Tiens !" lui dit-il. Et puis, tout bas :
"Dis que c'est moi, si tu la casses !"

CATULLE MENDES.

UNE MAISON BATIE EN QUATRE HEURES ET DEMIE.

L'idée d'ériger une maison à deux étages en l'espace de quatre heures et demie ne pouvait évidemment venir qu'à un Américain.

Il s'agit d'ailleurs d'une gageure. Un certain M. Peter S. Van Kirk, chef d'une grande société de construction, à Paterson, N. J., exposant un jour, devant quelques amis, le plan d'une maison qu'il voulait faire bâtir en moins d'une journée, se vit fortement raillé par tous.

Piqué au vif, M. S. Van Kirk paria qu'avec son équipe ordinaire d'ouvriers, il ferait élever en quatre heures et demie exactement une bâtisse mesurant 80 pieds de long sur 50 de large.

On convint de l'enjeu : \$1,000 et un dîner pour tous les hommes employés à la construction.

Après trois heures de travail, le gros oeuvre était terminé. Les hommes commencèrent alors à poser les planchers et les accessoires de la maison. L'habitation entière, avec ses deux étages, fut prête pour l'occupation immédiate, en l'espace de quatre heures et demie.

Jamais — même à Paterson ! — on ne vit une maison aussi rapidement construite. C'est au jourd'hui une des curiosités de la ville.

IL FAUT LES DEUX

La foi sans le BAUME RHUMAL ne pourra pas vous guérir de votre enrouement.

NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE

Liste officielle et quelques portraits des gagnants

(Photographies Laprés et Lavergne, coin des rues Saint-Denis et Ontario)



1er et 4e prix



2e et 20e prix



3e prix



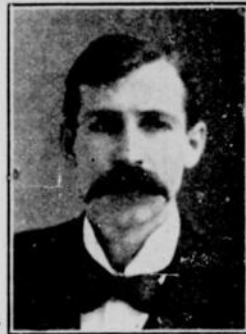
4e prix



5e prix



7e prix



9e prix



9e prix



10e et 15e prix



11e prix



13e prix



16e prix



17e prix



19e prix

NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE

Nos lecteurs trouveront aux pages centrales de ce numéro la reproduction aussi fidèle que possible des magnifiques photographies qui ont été primées par les juges du concours de "l'Album Universel".

Comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, les prix se distribueront comme suit : les sept premiers prix aux sept premiers concurrents dans chacune des classes de photographies ; les huitième jusqu'au quatorzième prix aux sept deuxièmes dans chaque classe, et les sept derniers prix aux sept troisièmes dans chaque classe. De plus, nous donnerons le choix aux concurrents entre le prix annoncé et sa valeur en marchandises.

Ci-dessus, nous publions les portraits des principaux gagnants.

Voici maintenant la liste officielle des gagnants, telle qu'arrêtée par les juges :

- 1er prix : W. Eaves, jr., 1743 rue Notre-Dame, Montréal.
- 2ème prix : P. Arthur Lafrance, 528 rue Saint-Jean, Québec.
- 3ème prix : R. J. Robillard, département des Travaux Publics, Ottawa.
- 4ème prix : Ernest Foucher, 96, rue Saint-Denis, Montréal.
- 5ème prix : Louis Edgar Héroux, Trois-Rivières, P. Q.
- 6ème prix : Jos. Beaudry, Saint-Marc, Q.
- 7ème prix : Alph. Bernier, Vieille-Eglise, comté Lotbinière.
- 8ème prix : N. Emile Marchand, 31 Notre-Dame de Lourdes.
- 9ème prix : Me^{lle} Jeanne Archambault, 61, rue Saint-Denis, Montréal.
- 10ème prix : Chas. P. Rice, 511, rue Cadieux, Montréal.

- 11ème prix : Léon Wattier, 200, rue Amherst, Montréal.
- 12ème prix : Dada. (Prière de nous faire parvenir l'adresse.)
- 13ème prix : J. J. E. Thibodeau, 1725, rue Sainte-Catherine, Montréal.
- 14ème prix : W. Eaves, jr., 1743, rue Notre-Dame, Montréal.
- 15ème prix : Chas. P. Rice, 511, rue Cadieux.
- 16ème prix : L. S. D. Blondin, prêtre, Martindale, Q.
- 17ème prix : Rita Mount, 360, rue Dorchester, Montréal.
- 18ème prix : Georges Côté, 15 rue Burton, Québec.
- 19ème prix : J. A. Delorme, 42, rue Sainte-Marguerite, Saint-Henri.
- 20ème prix : P. Arthur Lafrance, 528, rue Saint-Jean, Québec.
- 21ème prix : H. de Chiré, 186, rue Hutchison, Montréal.

**ELLE SUPPORTA
PATIEMMENT
L'OPPROBRE**

Triste lettre d'une femme dont le mari menait une vie dissipée

Comment elle le guérit avec un remède secret.



"Pendant des années j'ai supporté l'opprobre, la souffrance, la misère et les privations dus aux habitudes d'ivrognerie de mon mari. Entendant parler de votre merveilleux remède pour la guérison de l'ivrognerie, que je pouvais donner secrètement à mon mari, je résolus de l'essayer. Je m'en procurai un paquet que je mêlai à ses aliments et à son café, et la médecine étant sans odeur et sans goût, il ne sut pas à quel il devait d'être si rapidement soulagé de sa rage pour la boisson. Il commença bientôt à engraisser, l'appétit pour les mets solides lui revint, il s'attacha tout à fait à la maison et nous avons maintenant un intérieur joyeux. Une fois qu'il fut radicalement guéri je lui appris ce que j'avais fait, et il confessa que mon action avait été son salut, n'ayant pas l'énergie de se réformer de son propre mouvement." Je conseille chaleureusement à toutes les épouses affligées, comme je l'ai été de faire l'essai de votre remède."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

**"Une des 55 bonnes choses"
Plum Pudding
de Clark**

Un plat choisi pour le dessert des jours de Fêtes. Vendues en boîtes hermétiquement fermées. Toute prête. Réchauffez et servez.

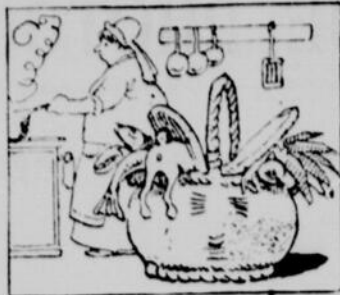


**EXCELLENTE
A MANGER.**

**EN VENTE CHEZ
TOUS LES EPICIERS.**

**Connaissez-vous
les délicieuses
Fèves au Lard de
CLARK ?**

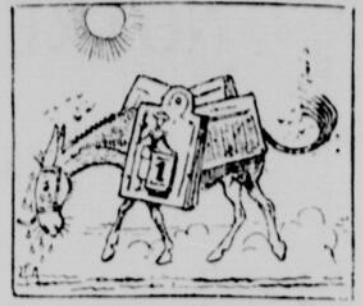
LES "COMME DISAIT"



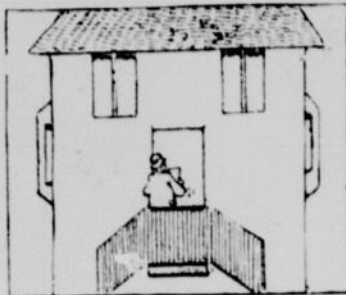
—Je suis vanné, — comme gémissait le panier de la cuisinière, revenu du marché chargé de provisions.



—Quand arrivera la brune, enlevez toutes les blondes de l'étalage, — comme disait le marchand de dentelles à un de ses employés.



—Je plie sous le poids des années, — comme disait l'âne trop chargé de calendriers.



—Mes jours sont comptés, — comme disait une maison après la visite du contrôleur des distributions, venus pour les portes et fenêtres.



—C'est chronique, — comme disait un docteur, en montrant celle de l'"Album" à un asthmatique.



—Je ne sais où donner de la tête, — comme disait un garçon de restaurant, en cherchant le client qui lui avait demandé de la tête de veau.



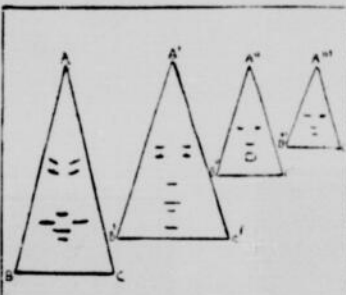
—Je n'y vois goutte, — comme disait un poivrot en contemplant son verre vide.



—Qu'est-ce que vous me chantez-là ? — comme disait un jour à la Patti un ami un peu sourd.



—Pas de paroles, des actes ! — comme disait le notaire à son bavard de premier clerc.



—Nous avons tous un côté faible dans notre famille, — comme disait le triangle isocèle.



—Je ne jouerai qu'anche mise, — comme disait le clarinettiste à qui l'on conseillait de se mettre en habit pour aller jouer dans un bal.



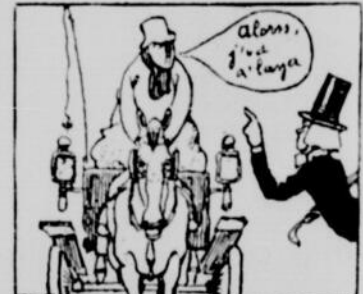
—Ça me serait égal d'avoir des cors aux pieds si seulement j'avais des pieds au corps, — comme disait l'homme-tronc.



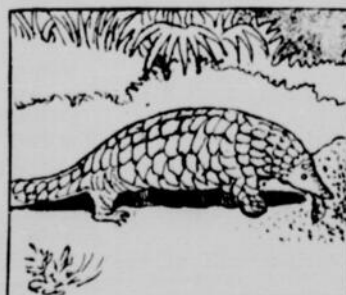
—Je crois bien qu'on veut me jeter de la poudre aux yeux, — comme disait une punaise en apercevant sur la table une boîte de poudre insecticide.



—Tous les moyens sont bons, — comme disait le major en faisant passer les conscrits à la toise.



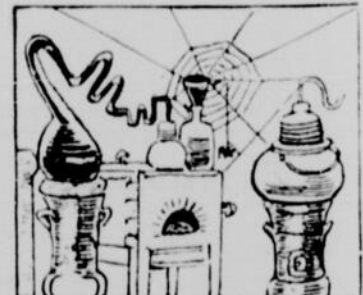
—Mes malades sont à toutes extrémités, — comme disait un médecin qui avait des clients à Grenelle, à Charonne et à la Glacière.



—J'ai la langue chargée, — comme disait un fourmillier après un de ses beaux coups dans un nid de fourmis.



—Tu m'échauffes les oreilles, — comme disait à la cuisinière la marmite placée sur le feu.



—Je manque d'expérience, — comme disait un laboratoire de chimie, en temps de vacances.

CORSINE

Developpant la FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co.

TORONTO ONT

DÉFIEZ-VOUS DES GENS PEU SCRUPULEUX QUI ONT COPIÉ NOTRE LIVRET ET QUI IMITENT NOS ANNONCES

POUR DAME OU MONSIEUR

BICYCLE DE \$40.00 GRATIS



Tout à fait neuf, pour Dame ou Monsieur, modèle 1902. Pas un sou à payer. Tout ce que nous demandons est un peu de votre temps. Un vrai Bicycle de Première classe. Tout à fait neuf, avec toutes les améliorations modernes—meilleurs tubes en acier sans couture, cadre "Diamond" bien soudé, toutes les autres parties en métal sont faites du meilleur acier à hauts fins et magnifiquement plaquées en nickel; bons bandages de roues pneumatiques, jantes en orme dur, moyeux en barre d'acier, selle améliorée, nouveau modèle de poignées d'extension, etc., etc. Tous les supports sont de première qualité — le fait est que c'est un Bicycle de \$40.00, pour vous il est gratis pour la vente de seulement 2 douz. de magnifiques morceaux de Bijouterie, Epingles à Chapeaux, Epingles à Cravate, Boutons de Poignets, Epinglettes, etc., qui paraissent valoir 50c., rien qu'à 15c. chaque, et pour nous aider à obtenir quelques agents de plus. Rappelez-vous que vous n'avez qu'à vendre pour \$5.00 de Bijouterie. Le Bicycle ne vous coûtera pas un sou. Voici une belle occasion, ne la manquez pas. En agent dit: "Je suis enchanté de mon Bicycle. C'est la roue qui marche le plus facilement que j'aie jamais montée. FRANK CLEMENS, TABA. OYR." Écrivez au sujet et nous vous enverrons franco, les Bicycles à crédit. Adresses: **THE CANADIAN PREMIUM SYNDICATE DEPT. 1974 TORONTO, ONTARIO.**

Epingles à Chapeaux, Epingles à Cravate, Boutons de Poignets, Epinglettes, etc., qui paraissent valoir 50c., rien qu'à 15c. chaque, et pour nous aider à obtenir quelques agents de plus. Rappelez-vous que vous n'avez qu'à vendre pour \$5.00 de Bijouterie. Le Bicycle ne vous coûtera pas un sou. Voici une belle occasion, ne la manquez pas. En agent dit: "Je suis enchanté de mon Bicycle. C'est la roue qui marche le plus facilement que j'aie jamais montée. FRANK CLEMENS, TABA. OYR." Écrivez au sujet et nous vous enverrons franco, les Bicycles à crédit. Adresses: **THE CANADIAN PREMIUM SYNDICATE DEPT. 1974 TORONTO, ONTARIO.**



SERVICE A DINER ET A THE DE 97 MORCEAUX GRATIS

En porcelaine anglaise elegantement decorée, 12 assiettes à diner, 12 assiettes à thé, 12 assiettes à soupe, 12 tasses, 12 soucoupes, 12 soucoupes à fruits, 12 petites assiettes à beurre, 2 plats à légumes, 2 couvercles, 1 plat à viande de 10 pouces, 1 plat à viande de 14 pouces, sautiers, une théière et couvercle, 1 sucre et couvercle, 1 pot à crème et 1 bol à eau salé—**tout 97 morceaux bonne grandeur** en porcelaine anglaise—**offerts gratuitement** pour seulement la vente de 2 douzaines de paquets de délicieuses poudres aromatiques au citron, à la vanille et à l'amande, à 10c. chacun, et nous aider à nous procurer quelques autres agents. Nos paquets de Poudres aromatiques à 10c. équivalent les Essences Liquides à 15c., et **Tous les 97 morceaux** sont de bonne grandeur — **offerts gratuitement** pour seulement la vente de 2 douzaines de paquets de nos merveilleuses Poudres Aromatiques à 10c. **Nous avons pleinement confiance en vous.** Écrivez aujourdhui et nous vous enverrons les Poudres franco de port. **Ne manquez pas cette chance. HOME SUPPLY CO., DEPT. 1974 Toronto.**

ont de beaucoup meilleur. Vous pouvez vendre les 2 douzaines de paquets en quelques minutes. Chaque ménage en achète un ou deux. Ce superbe service ne vous coûtera pas un sou. Tout ce que vous avez à vendre est 2 douzaines de paquets de nos merveilleuses Poudres Aromatiques à 10c. **Nous avons pleinement confiance en vous.** Écrivez aujourdhui et nous vous enverrons les Poudres franco de port. **Ne manquez pas cette chance. HOME SUPPLY CO., DEPT. 1974 Toronto.**

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 - RUE SAINTE-CATHERINE - 1712

Dernières Nouveautés venant de Paris.—Le Pas Relevé, par Marcel Prévost, 90c.; Toutes les Femmes, tome II, par Vignola, 90c.; Claudine à l'École, à Paris, en Menage, par Villy, 90c.; L'Amour à Pétrone, par Louis Besse, 90c.; Le Sous-Marin le Vengeur, par Pierre Maël, 90c.; Vierges en Fleurs, par Emery, 90c.; Défectives et Bandits, Pirates Cosmopolites, par Corbon, 90c.—Hypnotisme, Cécile des Songes, Graphologie, Cartomancie; Collection complète de A. Dumas, à 25c. le volume; Collection complète de Palzae, édition du centenaire, à 25c. le volume; Modes Françaises, avec patron grandeur naturelle, à 5c.; Dix fascicules du Panorama Salon, à 20c. chacun; Cartes Postales Illustrées de tous les pays du monde, à 30 et 36 cents 1 douzaine; Albums pour cartes postales contenant 250, 400, 800 et 1000 cartes.

Commandes promptement exécutées

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier: Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.

BREVETS D'INVENTION

CANADA
ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

Ingénieurs Civils et Arpenteurs
107 Rue Saint-Jacques, MONTREAL

10-11

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT.

1628 rue Notre-Dame

JUMELLES pour le théâtre
JUMELLES pour la campagne
JUMELLES pour la marine
TELESCOPES terrestre et céleste
LENTILLES et VERRES GROSSISSANTS de toutes sortes
MICROSCOPES et accessoires



DE RETOUR DE VOTRE PROMENADE D'ÉTÉ

Préparez-vous à la saison des amusements et réunions intimes. Tous les moyens servant à améliorer l'apparence générale sont appréciés de toutes les dames. **LAVASSE** fera croître d'une façon merveilleuse les sourcils et les cils et leur donnera une apparence des plus riches et des plus désirables. Faites l'essai. **Prix, franco, 35c. la bouteille. LAVASSE CHEMICAL CO., TORONTO**

TRES SIMPLE.

Le patron (à son employé). — Monsieur Dordebot, je vous renvoie.

L'employé — Mais, monsieur, je n'ai rien fait!

Le patron. — Précisément, c'est pour cela que je vous congédie.

VARIÉTÉS

Le fabricant d'automobiles. — Le prix de cette voiture est neuf mille francs.

Le client. — C'est sans doute ce que vous avez de plus cher?

Le fabricant. — Non... en voici une qui coûte onze mille.

Le client. — Quelle est la différence entre les deux? Je n'en vois aucune.

Le fabricant. — Oh! si, il y a une grande différence, celle-ci est très supérieure.

Le client. — En quoi consiste sa supériorité?

Le fabricant. — Elle fait beaucoup plus de bruit et elle sent beaucoup plus mauvais.

M. Waldeck-Rousseau a un jeune fils qui apprend la musique.

Son professeur lui expliquait récemment les divers instruments dont se compose un orchestre. Arrivé au triangle, il lui dit:

—Pour jouer de cet instrument, on le soutient de la main gauche, et de la main droite on tape dessus.

—Tiens, fit le jeune, c'est tout comme papa.

—Comme votre père? Pourquoi cela?

—Parce que, lui aussi, il est soutenu par la gauche, et c'est la droite qui tape dessus.

Une femme malheureuse en ménage s'épanche dans le sein d'une amie de pension.

—Mon mari est brutal, soupire-t-elle, à la moindre contradiction de ma part, il me frappe. La vie commune est insupportable.

—Allons donc! il était si gentil quand il était ton fiancé; rappelle-toi qu'il t'envoyait des madrigaux.

—Ah! les temps sont bien changés; autrefois il me faisait des vers, maintenant il ne me fait plus que des bœufs!

ALLEZ-Y.

La pneumonie, suivie de la consommation, peut résulter d'un tout petit rhume négligé. Tuez le rhume avec le BAUME RHUMAL pour éviter les suites.

EPILEPSIE arrêtee graduellement et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St. Guy, débilité, faiblesse, TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2 GRATIS, par l'entremise de l'agence du Canada, M. J. HARTE, 178 rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'expédition sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Écrire à Dr R. H. KLINE, Ltd., 941, Arch St., Philadelphie, Pa., Fondée en 1871. 10-11

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tablette R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an. 12-11



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal
TÉL. MAIN 2515.

LE SALON DE MODES

de Mlle EVA ROUTHIER

1477 rue Sainte-Catherine

Est toujours rempli de toutes sortes de beaux chapeaux.
Votre visite sera hautement appréciée. 21-11

Votre Buste Gratis

DEVELOPÉ DE SIX POUCES

LE SECRET D'UN TRÈS BEAU BUSTE ET D'UNE FIGURE PARFAITE

Vous sentez-vous dépourvue de la rotundité qui convient à une belle figure? Les mensurations de



vos buste sont-elles ce qu'elles doivent être? Constatez-vous des vides au-dessus et au-dessous du sommet du sternum? Quoi qu'il vous manque pour avoir une forme parfaite, la nature vous le donnera, si vous faites usage de la

méthode **MOLDENE**. Une demande faite par vous à la Cie de Toilette Moldene, de Toronto, vous vaudra gratis un paquet cacheté dans une enveloppe ordinaire, qui vous donnera toutes les informations nécessaires pour pouvoir augmenter, dans la solitude de votre chambre, la périphérie de votre buste de six pouces en peu de temps; ainsi que de développer et de rendre parfaites toutes les parties de votre corps. Envoyez 4 centils en timbres-poste pour affranchissement.

MOLDENE TOILET CO., TORONTO, CAN.

25-110

LE CATARRHE PEUT ÊTRE GUÉRI

Le catarrhe est une maladie analogue à la consommation, considérée depuis longtemps incurable, et cependant il y a un remède qui guérira positivement le catarrhe, quelque grave qu'il soit. Feu le Dr Stevens, une autorité reconnue dans toutes les maladies de la gorge et des poumons, fit usages pendant plusieurs années de ce remède. Ayant essayé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, et désirant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai gratuitement à tous ceux qui souffrent du catarrhe, de l'asthme, de la consommation et de maladies nerveuses, cette recette en allemand, en français ou en anglais, avec directions complètes pour la préparer et l'employer. Envoyée par la poste, à ceux qui enverront un timbre, nommeront ce journal, à W. A. Noyes, 847, Powers Block, Rochester, N. Y. 3

On parle de la métempycose dans un salon élégant:

—Moi, j'étais Napoléon.

—Moi, j'étais la louve que téta Romulus.

—Moi, dit un affreux thésauriseur, j'étais le veau d'or.

—Oh! lui répondit quelqu'un, vous n'en avez perdu que la dorure.

A propos de la corde de pendu, rectifions un proverbe qui a été généralement mal compris.

Une simple corde ayant servi à la strangulation de quelqu'un ne suffit pas à porter chance; pour qu'elle puisse tenir lieu de talisman, il faut:

1o Qu'elle ait cassé avant la fin de l'opération;

2o Qu'un morceau vous ait été offert par le pendu lui-même après sa réconciliation avec l'existence.

CELA GRAND!.

—On m'a dit que M. LeLong s'est fiancé avec Mlle Loudier. Est-il possible qu'un homme d'une taille aussi élevée recherche une personne aussi petite!

—Quand il l'a demandée en mariage, elle lui a paru plus grande, il l'a vue debout sur les sacs d'or de son papa.

PROPOS DE CHASSE.



—Oui, vous êtes parfaitement équipé... mais vous avez oublié une pièce importante !...
 —...? !...
 —Un rond de cuir pour attendre que le gibier passe à votre portée !



—Ici ! Azor... A lous, vite... nous partons pour la chasse !
 —Pauvre chien !... Il est prudent... il voit bien que tu as ton fusil !



—Sapristi ! l'on m'avait dit qu'il n'y avait qu'un lapin dans ce bois !...
 Lui. — Dois-je le découper ?... C'est aujourd'hui jour d'ouverture !



—Au secours !... Au voleur !... A l'assassin !
 —Taisez-vous donc, la mère !... Je fais l'ouverture de la chasse.

L'AMOUR AU DESERT.



LE FIANCE, pensif. — Elle m'aime... un peu... ...pas du tout !... beaucoup... passionnément...



QUELLE PATIENCE.



—Caporal, vous a. ez instruire ce jeune engagé, —Je me suis pourtant armé de toutes les patiences vous lui apprendrez le manement d'armes, ne le ces de la compagnie ; eh bien ! ça ne marche rudoyez pas. Pour commencer, armez-vous de quand même pas ! beaucoup de patience.



LE GOSSE ET L'ABEILLE.



LE GOSSE. — Veux-tu te sauver, saïe bête !...



L'ABEILLE. — Je vais t'apprendre la politesse petit... Je possède un dard...



L'ABEILLE. — ...c'est pour m'en servir !...



L'ABEILLE. — Au revoir, petit !...